Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Charles Louis de Secondat Montesquieu de

Lettres Persanes

Tome 1

Cologne: Marteau, 1748

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN

14356

Ne.

LBN 0604

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0002
DFG

LETTRES PERSANES.

TOME I.

A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, Imprimeur-Libraire, près le Collége des Jésuites.

M. DCC. XLVIII.

Universitäts-
Bibliothek
Rostock

LETTRES PERSANES.

JE ne fais point ici d'Epître Dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce Livre; on le lira s'il est bon, & s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai détaché ces premiéres Lettres pour essayer le goût du Public; j'en ai un grand nombre d'autres dans mon porte-feuille, que je pourrai lui donner dans la suite.

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu; car si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme, qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'Ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis, on diroit: Son Li-

vre jure avec son caractére ; il devroit employer son tems à quelque chose de mieux ; cela n'est pas digne d'un homme grave. Les critiques ne manquent jamais ces sortes de réflexions, parce qu'on les peut faire sans essayer beaucoup son esprit.

Les Persans, qui écrivent ici, étoient logés avec moi ; nous passions notre vie ensemble. Comme ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachoient rien. En effet, des gens transplantés de si loin ne pouvoient plus avoir des secrets ; ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres ; je les copiai, j'en surpris même quelques-unes, dont il se seroient bien gardés de me faire confidence, tant elles étoient mortifiantes pour la vanité & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur : toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs. J'ai soulagé le Lecteur du langage Asiatique autant que je l'ai pu, & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nues.

Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui ; j'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous, & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine

à soutenir le grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux qui nous ont donné des recueils de Lettres avoient fait de même, ils auroient vu leur ouvrage s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné, c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même, des mœurs & des maniéres de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances, & à remarquer des choses, qui, je suis sûr, ont échappé à bien des Allemans, qui ont voyagé en France. J'attribue cela au long séjour qu'ils ont fait, sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an, qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre, parce que les uns se livrent autant que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de sa version, ou de sa glose, du panégirique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le mérite & l'excellence. Je ne l'ai point fait; on en devinera facilement les raisons: une des meilleures est, que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déja très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.

LETTRE I.

USBEK à ſon ami RUSTAN.

A Iſpahan.

NOus n'avons ſéjourné qu'un jour à Com : lorſque nous eûmes fait nos dévotions ſur le tombeau de la Vierge, qui a mis au monde douze Prophétes, nous nous remîmes en chemin ; & hier, vingt-cinquiéme jour de notre départ d'Iſpahan, nous arrivâmes à Tauris.

Rica & moi ſommes, peut-être, les premiers parmi les Perſans, que l'envie de ſavoir ait fait ſortir de leur Pays, & qui ayent renoncé aux douceurs d'une vie tranquile, pour aller chercher laborieuſement la ſageſſe.

Nous ſommes nés dans un Royaume floriſſant ; mais nous n'avons pas cru que ſes bornes fuſſent celles de nos connoiſſances, & que la lumiére Orientale dût ſeule nous éclairer.

Mande-moi ce que l'on dit de notre voyage, ne me flate point ; je ne compte pas ſur un grand nombre d'approbateurs ; adreſſe ta Lettre à Erzeron, où je ſéjournerai quelque tems. Adieu, mon cher Ruſtan, ſois

assuré qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidéle.

De Tauris, le 15. de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE II.

USBEK au premier Eunuque noir.

A son Serrail d'Ispahan.

TU es le gardien fidéle des plus belles femmes de Perse; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher: tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales, qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt précieux de mon cœur, il se repose & jouit d'une sécurité entiére. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour; tes soins infatigables soutiennent la vertu, lorsqu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir, tu leur en ferois perdre l'espérance; tu es le fléau du vice & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, & leur obéis; tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, & leur fais exécuter de même les loix du Serrail: tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils; tu te soumets avec respect & avec crainte à leurs ordres légiti-

mes; tu les ſers comme l'Eſclave de leurs Eſclaves; mais par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur & de la modeſtie.

Souviens-toi toujours du néant, d'où je t'ai fait ſortir, lorſque tu étois le dernier de mes Eſclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les délices de mon cœur: tiens-toi dans un profond abaiſſement auprès de celles qui partagent mon amour; mais fais-leur en même-tems ſentir leur extrême dépendance: procure-leur tous les plaiſirs qui peuvent être innocens; trompe leurs inquiétudes; amuſe-les par la muſique, les danſes, les boiſſons délicieuſes; perſuade-leur de s'aſſembler ſouvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener; mais fais faire main baſſe ſur tous les hommes qui ſe préſenteront devant elles: exhorte-les à la propreté, qui eſt l'image de la netteté de l'ame; parle-leur quelquefois de moi. Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant qu'elles embelliſſent. Adieu.

De Tauris, le 18. *de la Lune de Saphar* 1711.

LETTRE III.

ZACHI à USBEK.

A Tauris.

NOus avons ordonné au Chef des Eunuques de nous mener à la campagne; il te dira qu'aucun accident ne nous eſt arrivé. Quand il fallut traverſer la riviére & quitter nos litiéres, nous nous mîmes, ſelon la coûtume, dans des boîtes; deux Eſclaves nous porterent ſur leurs épaules, & nous échappâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pu vivre, cher Usbek, dans ton Serrail d'Iſpahan, dans ces lieux, qui, me rappellant ſans ceſſe mes plaiſirs paſſés, irritoient tous les jours mes déſirs avec une nouvelle violence? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours, & ne te trouvant jamais; mais rencontrant par-tout un cruel ſouvenir de ma félicité paſſée: tantôt je me vois en ce lieu, où, pour la premiére fois de ma vie, je te reçus dans mes bras; tantôt dans celui, où tu décidas cette fameuſe querelle entre tes femmes; chacune de nous ſe prétendoit ſupérieure aux autres en beauté: nous nous préſentâmes devant toi, après avoir épuiſé tout ce que l'imagination peut

fournir de parures & d'ornemens ; tu vis avec plaisir les miracles de notre art ; tu admiras jusqu'où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire ; mais tu vis bientôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles : tu détruisis tout notre ouvrage ; il fallut nous dépouiller de ces ornemens qui t'étoient devenus incommodes ; il fallut paroître à ta vue dans la simplicité de la nature : je comptai pour rien la pudeur, je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux ! Nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer ; chaque grace nouvelle te demandoit un tribut ; nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets ; tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens, & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avoue, Usbek, une passion encore plus vive que l'ambition, me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris, tu me quittas, tu revins à moi, & je sus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le désespoir pour mes rivales. Il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde ; tout ce

qui nous entouroit ne fut plus digne de nous occuper. Plût au ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour que je reçus de toi! Si elles avoient bien vu mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur, elles auroient vu que si elles pouvoient disputer avec moi des charmes, elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité.... Mais où suis-je? Où m'enméne ce vain récit? C'est un malheur de n'être point aimée; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller dans des climats barbares. Quoi! tu comptes pour rien l'avantage d'être aimée? Helas! tu ne sais pas même ce que tu perds! Je pousse des soupirs qui ne sont point entendus; mes larmes coulent, & tu n'en jouis pas: il semble que l'amour respire dans le Serrail; & ton insensibilité t'en éloigne sans cesse. Ha! mon cher Usbek, si tu savois être heureux.

Du Serrail de Fatmé, le 21. de la Lune de Maharran 1711.

LETTRE IV.

Zephis à Usbek.

A Erzeron.

ENfin, ce monstre noir a résolu de me désespérer: il veut, à toute force, m'ôter mon esclave Zélide, Zélide qui me sert

avec tant d'affection, & dont les adroites mains portent par-tout les ornemens & les graces : il ne lui ſuffit pas que cette ſéparation ſoit douloureuſe, il veut encore qu'elle ſoit deshonorante. Le traître veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance ; & parce qu'il s'ennuie derriére la porte, où je le renvoie toujours, il oſe ſuppoſer qu'il a entendu ou vu des choſes que je ne ſais pas même imaginer. Je ſuis bien malheureuſe ; ma retraite, ni ma vertu ne ſauroient me mettre à l'abri de ſes ſoupçons extravagans : un vil Eſclave vient m'attaquer juſques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de reſpect pour moi-même pour deſcendre juſqu'à des juſtifications : je ne veux d'autre garant de ma conduite que toi-même, que ton amour, que le mien ; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

Du Serrail de Fatmé, le 29. de la Lune de Maharran 1711.

LETTRE V.

Rustan à Usbek.

A Erzeron.

TU es le ſujet de toutes les converſations d'Iſpahan ; on ne parle que de ton départ : les uns l'attribuent à une légéreté d'eſ-

prit, les autres à quelque chagrin; tes amis seuls te défendent, & ils ne persuadent personne: on ne peut comprendre que tu puisses quitter tes femmes, tes parens, ta patrie, tes amis, pour aller dans des climats inconnus aux Persans. La Mere de Rica est inconsolable; elle te demande son Fils que tu lui as, dit-elle, enlevé. Pour moi, mon cher Usbek, je me sens naturellement porté à approuver tout ce que tu fais; mais je ne saurois te pardonner ton absence; & quelques raisons que tu m'en puisses donner, mon cœur ne les goûtera jamais. Adieu, aime-moi toujours.

D'Ispahan, le 28. de la Lune de Rebiab, 1. 1711.

LETTRE VI.

USBEK à son ami NESSIR.

A Ispahan.

A Une journée d'Erivan nous quittâmes la Perse, pour entrer dans les terres de l'obéissance des Turcs; douze jours après nous arrivâmes à Erzeron, où nous séjournâmes trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avoue, Nessir, j'ai senti une douleur secrette, quand j'ai perdu la Perse de vue, & que je me suis trouvé au

milieu des perfides Ofmanlins. A meſure que j'entrois dans les Pays de ces profanes, il me ſembloit que je devenois profane moi-même.

Ma patrie, ma famille, mes amis, ſe ſont préſentés à mon eſprit; ma tendreſſe s'eſt réveillée; une certaine inquiétude a achevé de me troubler, & m'a fait connoître que pour mon repos j'avois trop entrepris.

Mais ce qui afflige le plus mon cœur, ce ſont mes femmes; je ne puis penſer à elles que je ne ſois dévoré de chagrin.

Ce n'eſt pas, Neſſir, que je les aime; je me trouve à cet égard dans une inſenſibilité qui ne me laiſſe point de déſirs. Dans le nombreux Serrail, où j'ai vêcu, j'ai prévenu l'amour, & l'ai détruit par lui-même; mais de ma froideur même, il ſort une jalouſie ſecrette qui me dévore: je vois une troupe de femmes laiſſées preſqu'à elles-mêmes; je n'ai que des ames lâches qui m'en répondent: j'aurois peine à être en ſûreté, ſi mes Eſclaves n'étoient fidéles: que ſera-ce s'ils ne le ſont pas? Quelles triſtes nouvelles peuvent m'en venir dans les Pays éloignés que je vais parcourir? C'eſt un mal où mes amis ne peuvent porter de reméde; c'eſt un lieu dont ils doivent ignorer les triſtes ſecrets; & qu'y pourroient-ils faire? N'aimerois-je pas mille fois mieux une obſcure

impunité qu'une correction éclatante ? Je dépose en ton cœur tous mes chagrins, mon cher Nessir, c'est la seule consolation qui me reste dans l'état où je suis.

D'Erzeron, le 10. *de la Lune de Rebiab*, 2. 1711.

LETTRE VII.

Fatmé à Usbek.

A Erzeron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, & dans l'abattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le Serrail, comme si tu y étois ; je ne suis point desabusée : que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoûtumée à te tenir dans ses bras, qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ? libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour.

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vu le visage d'un homme, tu es le seul encore dont la vue m'ait été permise ; * car je ne compte pas au rang des

* Les femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées que les femmes Turques & les femmes Indiennes.

hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse; mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition, quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne, quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes qui vivent dans cette Capitale des Nations, Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi; il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait négliger une beauté qui t'est chere: quoique je ne doive être vue de personne, & que les ornemens dont je me pare, soyent inutiles à ton bonheur, je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire, je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus délicieuses: je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras; un songe flateur qui me séduit, me montre ce cher objet de mon amour; mon imagination se perd dans ses désirs, comme elle se flate dans ses espérances: je pense

quelquefois que, dégoûté d'un pénible voyage, tu vas revenir à nous; la nuit se passe dans des songes qui n'appartiennent, ni à la veille, ni au sommeil; je te cherche à mes côtés, & il me semble que tu me fuis; enfin, le feu qui me dévore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits; je me trouve pour lors si animée.... Tu ne le croirois pas, Usbek, il est impossible de vivre dans cet état; le feu coule dans mes veines; que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien! & comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer! Dans ces momens, Usbek, je donnerois l'empire du monde pour un seul de tes baisers. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des désirs si violens! Lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les satisfaire, que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs & dans la fureur d'une passion irritée, que, bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'une autre; ornement inutile d'un Serrail, gardée pour l'honneur, & non pas pour le bonheur de son Epoux.

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes! Vous êtes charmés que nous ayons des désirs que nous ne puissions pas satisfaire: vous nous traitez comme si nous étions in-

sensibles, & vous seriez bien fâchés que nous le fussions : vous croyez que nos désirs, si long-tems mortifiés, seront irrités à votre vue ; il y a de la peine à se faire aimer ; il est plus court d'obtenir de notre temperament ce que vous n'osez espérer de votre mérite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu ; je compte que je ne vis que pour t'adorer, mon ame est toute pleine de toi ; & ton absence, bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour, s'il pouvoit devenir plus violent.

Du Serrail d'Ispahan, le 12. de la Lune de Rebiab, 1. 1711.

LETTRE VIII.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

TA Lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit ; je ne m'en suis point mis en peine : que veux-tu que je suive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne ?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse, je le puis dire, mon cœur ne s'y corrompit point : je formai même un grand dessein, j'osai y être vertueux. Dès que je con-

connus le vice, je m'en éloignai ; mais je m'en approchai ensuite pour le démasquer. Je portai la vérité jusqu'aux pieds du trône ; j'y parlai un langage jusqu'alors inconnu, je déconcertai la flaterie, & j'étonnai en même-tems les Adorateurs & l'Idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis, que je m'étois attiré la jalousie des Ministres, sans avoir la faveur du Prince, que dans une Cour corrompue je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les sciences, & à force de le feindre, il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires, & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement. Je résolus de m'exiler de ma Patrie, & ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi, je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les sciences de l'Occident, je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages, je trouvai grace devant ses yeux, je partis, & je dérobai une victime à mes ennemis.

Voilà, Rustan, le véritable motif de mon

voyage: laisse parler Ispahan; ne me défens que devant ceux qui m'aiment; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes: je suis trop heureux que ce soit le seul mal qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent; &, peut-être, ne serai-je que trop oublié, & que mes amis.... Non, Rustan, je ne veux point me livrer à cette triste pensée: je leur serai toujours cher; je compte sur leur fidélité, comme sur la tienne.

D'Erzeron, le 20. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE IX.

Le premier Eunuque à Ibbi.

A Erzeron.

TU suis ton ancien Maître dans ses voyages, tu parcours les Provinces & les Royaumes; les chagrins ne sauroient faire d'impression sur toi; chaque instant te montre des choses nouvelles; tout ce que tu vois te recrée, & te fait passer le tems sans le sentir.

Il n'en est pas de même de moi, qui, enfermé dans une affreuse prison, suis toujours environné des mêmes objets, & dévoré des mêmes chagrins; je gémis, acca-

blé sous le poids des soins & des inquiétudes de cinquante années ; & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serein & un moment tranquile.

Lorsque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé par des séductions soutenues de mille menaces, de me séparer pour jamais de moi-même, las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos & à ma fortune. Malheureux que j'étois ! Mon esprit préoccupé me faisoit voir le dédommagement & non pas la perte : j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuissance de le satisfaire. Helas ! on éteignit en moi l'effet de mes passions, sans en éteindre la cause, & bien loin d'en être soulagé, je me trouvai environné d'objets, qui les irritoient sans cesse. J'entrai dans le Serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentois animé à chaque instant ; mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vue que pour me désoler : pour comble de malheur, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître, je ne l'ai jamais deshabillée, que je ne sois

rentré chez moi la rage dans le cœur & un affreux déſeſpoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai paſſé ma miſérable jeuneſſe : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit dévorer ; & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avec des yeux ſi tendres, je ne les enviſageois qu'avec des regards ſévéres ; j'étois perdu ſi elles m'avoient pénétré : quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me ſouviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me ſentis ſi tranſporté, que je perdis entiérement la raiſon, & que j'oſai porter ma main dans un lieu redoutable. Je crus, à la premiére réflexion, que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant aſſez heureux pour échapper à mille morts ; mais la beauté, que j'avois faite confidente de ma foibleſſe, me vendit bien cher ſon ſilence ; je perdis entiérement mon autorité ſur elle, & elle m'a obligé depuis à des condeſcendances qui m'ont expoſé mille fois à perdre la vie.

Enfin, les feux de la jeuneſſe ont paſſé ; je ſuis vieux, & je me trouve, à cet égard, dans un état tranquile : je regarde les femmes avec indifférence, & je leur rends bien tous leurs mépris & tous les tourmens qu'elles m'ont fait ſouffrir. Je me ſouviens tou-

jours que j'étois né pour les commander; & il me ſemble que je redeviens homme dans les occaſions où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les enviſage de ſens froid, & que ma raiſon me laiſſe voir toutes leurs foibleſſes : quoique je les garde pour un autre, le plaiſir de me faire obéir me donne une joie ſecrette. Quand je les prive de tout, il me ſemble que c'eſt pour moi, & il m'en revient toujours une ſatisfaction indirecte : je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire ; & mon ambition, la ſeule paſſion qui me reſte, ſe ſatisfait un peu. Je vois avec plaiſir que tout roule ſur moi, & qu'à tous les inſtans je ſuis néceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'affermit dans le poſte où je ſuis; auſſi n'ont-elles pas à faire à un ingrat : elles me trouvent au-devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens ; je me préſente toujours à elles comme une barriére inébranlable ; elles forment des projets, & je les arrête ſoudain. Je m'arme de refus, je me hériſſe de ſcrupule, je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie : je les déſeſpére en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du Maître. Je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſévérité, & je ſem-

ble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif que leur propre interêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je n'aie un nombre infini de deſagrémens, & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir ſur ceux que je leur donne: elles ont des revers terribles. Il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire & de ſoumiſſion: elles font toujours tomber ſur moi les emplois les plus humilians; elles affectent un mépris qui n'a point d'exemple; & ſans égard pour ma vieilleſſe, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle. Je ſuis accablé ſans ceſſe d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices: il ſemble qu'elles ſe relayent pour m'exercer, & que leurs fantaiſies ſe ſuccédent. Souvent elles ſe plaiſent à me faire redoubler des ſoins; elles me font faire de fauſſes confidences: tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune-homme autour de ces murs, une autre fois qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une lettre: tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble; elles ſont charmées de me voir ainſi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derriére la porte, & m'y enchaînent nuit & jour. Elles ſavent bien feindre des maladies, des défaillances,

des frayeurs ; elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point où elles veulent : il faut dans ces occasions une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes : un refus dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouie ; & si je balançois à leur obéir, elles seroient en droit de me châtier : j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans la faveur de mon Maître : j'ai autant d'ennemis dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre : elles ont des quarts-d'heure où je ne suis point écouté, des quarts-d'heure où l'on ne refuse rien, des quarts-d'heure où j'ai toujours tort : je méne dans le lit de mon Maître des femmes irritées ; crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens & de leurs plaisirs mêmes : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services présens effacent dans un moment tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un Maître qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans

la disgrace ! Le jour que je fus fouetté si indignement autour du Serrail, qu'avois-je fait ? Je laisse une femme dans les bras de mon Maître : dès qu'elle le vit enflammé, elle versa un torrent de larmes, elle se plaignit, & ménagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à mesure de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pu soutenir dans un moment si critique ? Je fus perdu, lorsque je m'y attendois le moins, je fus la victime d'une négociation amoureuse, & d'un traité que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel dans lequel j'ai toujours vêcu.

Que tu es heureux ! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek ; il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusqu'au dernier de tes jours.

Du Serrail d'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE X.

MIRZA à son ami USBEK.

A Erzeron.

TU étois le seul qui pût me dédommager de l'absence de Rica, & il n'y avoit que Rica qui pût me consoler de la tienne. Tu nous manques, Usbek, tu étois l'ame

de notre société : qu'il faut de violence pour rompre les engagemens que le cœur & l'esprit ont formés !

Nous disputons ici beaucoup ; nos disputes roulent ordinairement sur la morale. Hier on mit en question : Si les hommes étoient heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la vertu ? Je t'ai souvent ouï dire que les hommes étoient nés pour être vertueux, & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence. Explique-moi, je te prie, ce que tu veux dire.

J'ai parlé à des Mollaks, qui me désespérent avec leurs passages de l'Alcoran ; car je ne leur parle pas comme vrai croyant, mais comme homme, comme citoyen, comme pere de famille. Adieu.

D'Ispahan, le dernier de la Lune de Saphar 1711.

LETTRE XI.

USBEK à MIRZA.

A Ispahan.

TU renonces à ta raison pour essayer la mienne, tu descends jusqu'à me consulter, tu me crois capable de t'instruire. Mon cher Mirza, il y a une chose qui me

flate encore plus que la bonne opinion que tu as conçue de moi, c'eſt ton amitié qui me la procure.

Pour remplir ce que tu me preſcris, je n'ai pas cru devoir employer des raiſonnemens fort abſtraits : il y a de certaines vérités qu'il ne ſuffit pas de perſuader, mais qu'il faut encore faire ſentir ; telles ſont les vérités de Morale ; peut-être que ce morceau d'hiſtoire te touchera plus qu'une Philoſophie ſubtile.

Il y avoit en Arabie un petit Peuple, appellé Troglodite, qui deſcendoit de ces anciens Troglodites, qui, ſi nous en croyons les Hiſtoires, reſſembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point ſi contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours, ils ne ſiffloient point, ils avoient des yeux ; mais ils étoient ſi méchans & ſi féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de juſtice.

Ils avoient un Roi d'une origine étrangére, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit ſévérement ; mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la Famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'aſſemblerent pour choiſir un gouvernement, & après bien des diſſentions, ils créérent des Magiſtrats ; mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur

devinrent insupportables, & ils les massacrerent encore.

Ce Peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage ; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses interêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flatoit extrêmement tous les particuliers ; ils disoient : Qu'ai-je à faire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point? Je penserai uniquement à moi, je vivrai heureux ; que m'importe que les autres le soyent? Je me procurerai tous mes besoins, & pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soyent misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : Je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le bled qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile : je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume n'étoient pas de même nature ; il y en avoit d'arides & de montagneuses, & d'autres qui, dans un terrein bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de maniére que les terres qui

étoient dans les lieux élevés manquerent abſolument, tandis que celles qui purent être arroſées, furent très-fertiles; ainſi les Peuples des montagnes périrent preſque tous de faim par la dureté des autres, qui leur refuſerent de partager la récolte.

L'année enſuite fut très-pluvieuſe: les lieux élevés ſe trouverent d'une fertilité extraordinaire, & les terres baſſes furent ſubmergées. La moitié du Peuple cria une ſeconde fois famine; mais ces miſérables trouverent des gens auſſi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; ſon voiſin en devint amoureux & l'enleva. Il s'émut une grande querelle, & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la déciſion d'un Troglodite, qui, pendant que la République ſubſiſtoit, avoit eu quelque crédit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raiſons. Que m'importe, dit cet homme, que cette femme ſoit à vous, ou à vous? J'ai mon champ à labourer; je n'irai, peut-être, pas employer mon tems à terminer vos différends, & à travailler à vos affaires, tandis que je négligerai les miennes; je vous prie de me laiſſer en repos, & de ne m'importuner plus de vos querelles: là-deſſus il les quitta, & s'en alla travailler ſes terres.

Le raviſſeur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plûtôt que de rendre cette femme; & l'autre, pénétré de l'injuſtice de ſon voiſin & de la dureté du Juge, s'en retournoit déſeſpéré, lorſqu'il trouva dans ſon chemin une femme jeune & belle qui revenoit de la fontaine. Il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut, & elle lui plut bien davantage, lorſqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été ſi peu ſenſible à ſon malheur; il l'enleva, & l'enmena dans ſa maiſon.

Il y avoit un homme qui poſſédoit un champ aſſez fertile, qu'il cultivoit avec grand ſoin; deux de ſes voiſins s'unirent enſemble, le chaſſerent de ſa maiſon, occuperent ſon champ: ils firent entre eux une union pour ſe défendre contre tous ceux qui voudroient l'uſurper, & effectivement ils ſe ſoutinrent par-là pendant pluſieurs mois; mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout ſeul, tua l'autre, & devint ſeul maître du champ. Son empire ne fut pas long; deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il ſe trouva trop foible pour ſe défendre, & il fut maſſacré.

Un Troglodite, preſque tout nud, vit de la laine qui étoit à vendre, il en demanda le prix, le Marchand dit en lui-même: Na-

turellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de bled ; mais je vais la vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par-là, & payer le prix demandé. Je suis bien-aise, dit le Marchand, j'aurai du bled à présent. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez besoin de bled? J'en ai à vendre, il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être ; car vous saurez que le bled est extrêmement cher, & que la famine regne presque par-tout ; mais rendez-moi mon argent, & je vous donnerai une mesure de bled ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Médecin habile y arriva du Pays voisin, & donna ses remédes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son Pays, & il y arriva accablé de fatigues d'un si long voyage ; mais bientôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allerent à lui cette fois, & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux : Allez, leur dit-il,

hommes injuſtes, vous avez dans l'ame un poiſon plus mortel que celui dont vous voulez guérir; vous ne méritez pas d'occuper une place ſur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, & que les régles de l'équité vous ſont inconnues; je croirois offenſer les Dieux qui vous puniſſent, ſi je m'oppoſois à la juſtice de leur colére.

A Erzeron, le 3. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XII.

USBEK au même.

A Iſpahan.

TU as vu, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur méchanceté même, & furent les victimes de leurs propres injuſtices. De tant de familles il n'en reſta que deux, qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce Pays deux hommes bien ſinguliers; ils avoient de l'humanité, ils connoiſſoient la juſtice, ils aimoient la vertu; autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la déſolation générale, & ne la reſſentoient que par la pitié: c'étoit le motif d'une union nouvelle. Ils travailloient avec une ſollici-

tude commune pour l'interêt commun ; ils n'avoient de différends que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître ; & dans l'endroit du Pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes, indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse & tranquile : la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, & ils en étoient tendrement chéris : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant : ils leur faisoient sur-tout sentir, que l'interêt des particuliers se trouve toujours dans l'interêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, & que la justice pour autrui est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des Peres vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune Peuple, qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée,

au

au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites? Un Peuple si juste devoit être chéri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre; & la Réligion vint adoucir dans les mœurs ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux: les jeunes filles, ornées de fleurs, & les jeunes garçons, les célébroient par leurs danses, & par les accords d'une musique champêtre. On faisoit ensuite des festins, où la joie ne regnoit pas moins que la frugalité: c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve; c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur & à le recevoir, c'est là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des Peres, & c'est là que les tendres Meres se plaisoient à prévoir par avance une union douce & fidéle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des Dieux; ce n'étoit pas les richesses & une onéreuse abondance, de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites; ils ne savoient les désirer que pour leurs compatriotes: ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé

de leurs Peres, l'union de leurs Freres, la tendreſſe de leurs femmes, l'amour & l'obéiſſance de leurs enfans : les filles y venoient apporter le tendre ſacrifice de leur cœur & ne leur demandoient d'autre grace, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le ſoir, lorſque les troupeaux quittoient les prairies, & que les bœufs fatigués avoient ramené la charue, ils s'aſſembloient, & dans un repas frugal, ils chantoient les injuſtices des premiers Troglodites & leurs malheurs, la vertu renaiſſante avec un nouveau Peuple & ſa félicité ; ils chantoient enſuite les grandeurs des Dieux, leurs faveurs toujours préſentes aux hommes qui les implorent, & leur colére inévitable à ceux qui ne les craignent pas ; ils décrivoient enſuite les délices de la vie champêtre, & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence : bientôt ils s'abandonnoient à un ſommeil, que les ſoins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fourniſſoit pas moins à leurs déſirs qu'à leurs beſoins. Dans ce Pays heureux la cupidité étoit étrangére : ils ſe faiſoient des préſens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite ſe regardoit comme une ſeule famille, les troupeaux étoient preſque tou-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0040
DFG

jours confondus; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

D'Erzeron, le 6. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XIII.

USBEK au même.

JE ne saurois assez te parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour: Mon Pere doit demain labourer son champ, je me leverai deux heures avant lui, & quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même: Il me semble que ma Sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens, il faut que je parle à mon Pere, & que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau: J'en suis bien fâché, dit-il; car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux Dieux.

On entendoit dire à un autre: Il faut que j'aille au Temple remercier les Dieux; car mon Frere, que mon Pere aime tant, & que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien : Il y a un champ qui touche celui de mon Pere, & ceux qui le cultivent ſont tous les jours expoſés aux ardeurs du ſoleil ; il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puiſſent aller quelquefois ſe repoſer ſous leur ombre.

Un jour que pluſieurs Troglodites étoient aſſemblés, un vieillard parla d'un jeune-homme, qu'il ſoupçonnoit d'avoir commis une mauvaiſe action, & lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait, puiſſe-t'il mourir le dernier de ſa famille.

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé ſa maiſon, & avoient tout emporté : S'ils n'étoient pas injuſtes, répondit-il, je ſouhaiterois que les Dieux leur en donnaſſent un plus long uſage qu'à moi.

Tant de proſpérités ne furent pas regardées ſans envie : les peuples voiſins s'aſſemblerent, & ſous un vain prétexte, ils réſolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette réſolution fut connue, les Troglodites envoyerent au-devant d'eux des Ambaſſadeurs, qui leur parlerent ainſi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos beſtiaux, ravagé vos campagnes ? Non, nous ſommes

juſtes, & nous craignons les Dieux. Que voulez-vous donc de nous? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres? Poſez bas les armes, venez au milieu de nous, & nous vous donnerons de tout cela; mais nous jurons par ce qu'il y a de plus ſacré, que ſi vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un Peuple injuſte, & nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris. Ces peuples ſauvages entrerent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien diſpoſés à la défenſe: ils avoient mis leurs femmes & leurs enfans au milieu d'eux; ils furent étonnés de l'injuſtice de leurs ennemis, & non pas de leur nombre; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur; l'un vouloit mourir pour ſon Pere, un autre pour ſa femme & ſes enfans, celui-ci pour ſes freres, celui-là pour ſes amis, tous pour le peuple Troglodite; la place de celui qui expiroit étoit d'abord priſe par un autre, qui, outre la cauſe commune, avoit encore une mort particuliére à venger.

Tel fut le combat de l'injuſtice & de la

vertu. Ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuir, & ils céderent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

D'Erzeron, le 9. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XIV.

USBEK au même.

COmme le Peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi. Ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste ; & ils jetterent tous les yeux sur un vieillard, vénérable par son âge & par une longue vertu. Il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée, il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des Députés, pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui : A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ; vous me déférez la couronne, & si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne ; mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu en naissant les

Troglodites libres, & de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots il se mit à répandre un torrent de larmes: Malheureux jour, disoit-il! & pourquoi ai-je tant vêcu! Puis, il s'écria d'une voix sévére: Je vois bien ce que c'est, ô Troglodites! votre vertu commence à vous péser, dans l'état où vous êtes, n'ayant point de Chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous, sans cela vous ne sauriez subsister, & vous tomberiez dans le malheur de vos premiers Peres; mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être soumis à un Prince, & obéir à ses loix moins rigides que vos mœurs; vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, aquérir des richesses, & languir dans une lâche volupté; que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, & ses larmes coulerent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, & par le seul panchant de la nature? O Troglodites! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines; je vais bientôt revoir vos sacrés Ayeux; pourquoi voulez-vous que je

les afflige, & que je ſois obligé de leur dire, que je vous ai laiſſés ſous un autre joug que celui de la vertu?

D'Erzeron, le 10. *de la Lune de Gemmadi*, 2. 1711.

LETTRE XV.

USBEK au Mollak MEHEMET HALI, Gardien des trois Tombeaux.

A Com.

POurquoi vis-tu dans les Tombeaux, divin Mollak? Tu es bien plus fait pour le ſéjour des Etoiles; tu te caches, ſans doute, de peur d'obſcurcir le Soleil; tu n'as point de taches comme cet Aſtre; mais comme lui, tu te couvres de nuages.

Ta ſcience eſt un abîme plus profond que l'Océan, ton eſprit eſt plus perçant que Zufagar, cette épée d'Hali, qui avoit deux pointes; tu ſais ce qui ſe paſſe dans les neuf Chœurs des Puiſſances céleſtes; tu lis l'Alcoran ſur la poitrine de notre divin Prophéte, & lorſque tu trouves quelque paſſage obſcur, un Ange par ſon ordre déploie ſes aîles rapides, & deſcend du trône pour t'en révéler le ſecret.

Je pourrois par ton moyen avoir avec les Séraphins une intime correſpondance; car

enfin, treiziéme Iman, n'es-tu pas le centre, où le ciel & la terre aboutiſſent, & le point de communication entre l'abîme & l'empirée?

Je ſuis au milieu d'un Peuple profane, permets que je me purifie avec toi; ſouffre que je tourne mon viſage vers les lieux ſacrés que tu habites; diſtingue-moi des méchans, comme on diſtingue au lever de l'Aurore le filet blanc d'avec le filet noir; aide-moi de tes conſeils; prens ſoin de mon ame, enivre-la de l'eſprit des Prophétes, nourris-la de la ſcience du Paradis, & permets que je mette ſes plaies à tes pieds. Adreſſe tes Lettres ſacrées à Erzeron, où je reſterai quelques mois.

D'Erzeron, le 11. *de la Lune de Gemmadi*, 2. 1711.

LETTRE XVI.

USBEK au même.

JE ne puis, divin Mollak, calmer mon impatience; je ne ſaurois attendre ſa ſublime réponſe; j'ai des doutes, il faut les fixer: je ſens que ma raiſon s'égare, ramène-la dans le droit chemin; viens m'éclairer, ſource de la lumiére, foudroie avec ta plume divine les difficultés que je vais te

proposer, fais-moi pitié de moi-même, & rougir de la question que je vais te faire.

D'où vient que notre Législateur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes qu'il appelle immondes? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver sans cesse le corps? Il me semble que les choses ne sont en elles-mêmes ni pures, ni impures: je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet qui puisse les rendre telles. La boue ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vue, ou quelqu'autre de nos sens; mais en elle-même, elle ne l'est pas plus que l'or & les diamans: l'idée de souillure, contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venue que d'une certaine répugnance naturelle que nous en avons: si les corps de ceux qui ne se lavent point, ne blessoient ni l'odorat, ni la vue, comment auroit-on pu s'imaginer qu'ils fussent impurs?

Les sens, divin Mollak, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses; mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même maniére, que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres, il suit que le témoi-

gnage des sens ne peut servir ici de régle, à moins qu'on ne dise que chacun peut, à sa fantaisie, décider ce point, & distinguer pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollak, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin Prophéte, & les points fondamentaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges?

D'Erzeron, le 2. de la Lune de Gemmadi, 2. 1711.

LETTRE XVII.

MEHEMET HALI, Serviteur des Prophétes, à USBEK.

A Erzeron.

VOus nous faites toujours des questions qu'on a faites mille fois à notre saint Prophéte. Que ne lisez-vous les Traditions des Docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux, qui, toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel, & qui révérez la condition des Mollaks, sans oser ni l'embrasser, ni la suivre.

Profanes, qui n'entrez jamais dans les secrets de l'Eternel, vos lumiéres ressemblent aux ténébres de l'abîme, & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiére que vos pieds font élever, lorsque le Soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le Zénith de votre esprit ne va pas au Nadir de celui du moindre des Immaums:* votre vaine Philosophie est cet éclair, qui annonce l'orage & l'obscurité; vous êtes au milieu de la tempête, & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté, il ne faut pour cela que vous raconter ce qui arriva un jour à notre saint Prophéte, lorsque tenté par les Chrétiens, éprouvé par les Juifs, il confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon † lui demanda, pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de pourceau. Ce n'est pas sans raison, reprit le Prophéte, c'est un animal immonde, & je vais vous en convaincre. Il fit sur sa main avec de la boue la figure d'un homme, la jetta à terre, & lui cria: Levez-vous. Sur le champ un homme se leva, &

* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

† Tradition Mahométane.

dit : Je suis Japhet, fils de Noé. Avois-tu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le saint Prophéte ? Non, répondit-il ; mais quand tu m'as réveillé, j'ai cru que le jour du Jugement étoit venu, & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout-à-coup.

Or ça, raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'Histoire de l'Arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois, après quoi il parla ainsi :

Nous mîmes les ordures de tous les animaux dans un côté de l'Arche, ce qui la fit si fort pancher, que nous en eûmes une peur mortelle, sur-tout nos femmes, qui se lamentoient de la belle maniére. Notre Pere Noé, ayant été au conseil de Dieu, il lui commanda de prendre l'Eléphant, & de lui faire tourner la tête vers le côté qui panchoit. Ce grand animal fit tant d'ordures, qu'il en nâquit un Cochon. Croyez-vous, Usbek, que depuis ce tems-là nous nous en soyons abstenus, & que nous l'ayons regardé comme un animal immonde ?

Mais comme le Cochon remuoit tous les jours ces ordures, il s'éleva une telle puanteur dans l'Arche, qu'il ne put lui-même s'empêcher d'éternuer, & il sortit de son nez un Rat, qui alloit rongeant tout ce qui

se trouvoit devant lui; ce qui devint si insupportable à Noé, qu'il crut qu'il étoit à propos de consulter Dieu encore. Il lui ordonna de donner au Lion un grand coup sur le front, qui éternua aussi, & fit sortir de son nez un Chat. Croyez-vous que ces animaux soyent encore immondes? Que vous en semble?

Quand donc vous n'appercevez pas la raison de l'impureté de certaines choses, c'est que vous en ignorez beaucoup d'autres, & que vous n'avez pas la connoissance de ce qui s'est passé entre Dieu, les Anges & les Hommes. Vous ne savez pas l'Histoire de l'Eternité, vous n'avez point lu les Livres qui sont écrits au Ciel; ce qui vous en a été révélé, n'est qu'une petite partie de la Bibliothéque Divine; & ceux qui, comme nous, en approchent de plus près, tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité & les ténébres. Adieu, Mahomet soit dans votre cœur.

A Com, le dernier de la Lune de Chabban 1711.

LETTRE XVIII.

USBEK à son ami RUSTAN.

A Ispahan.

NOus n'avons séjourné que huit jours à Tocat; après trente-cinq jours de marche, nous sommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule Ville qui mérite qu'on la nomme. J'ai vu avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins: ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux & temperé, mais par des remédes violens qui l'épuisent & le minent sans cesse.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent, entrent ruinés dans les Provinces, & les ravagent comme des Pays de conquête. Une Milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices: les Places sont démantelées, les Villes désertes, les Campagnes désolées, la culture des Terres & le Commerce entiérement abandonnés.

L'impunité regne dans ce Gouvernement sévére: les Chrétiens qui cultivent les terres, les Juifs qui levent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine, &

par conséquent l'ardeur de les faire valoir ralentie : il n'y a ni titre, ni possession qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces Barbares ont tellement abandonné les arts, qu'ils ont négligé jusqu'à l'art militaire : pendant que les Nations d'Europe se rafinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance, & ils ne s'avisent de prendre leurs nouvelles inventions, qu'après qu'elles s'en sont servies mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle expérience sur la mer, nulle habileté dans la manœuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens, sortis d'un rocher, * font suer tous les Ottomans, & fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le commerce, ils souffrent presque avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croyent faire grace à ces Etrangers, que de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de Pays que j'ai traversé, je n'ai trouvé que Smirne, qu'on puisse regarder comme une Ville riche & puissante : ce sont les Européens qui la rendent telle, & il ne tient pas aux Turcs

* Ce sont apparenment les Chevaliers de Malte.

Turcs qu'elle ne ressemble à toutes les autres.

Voilà, cher Rustan, une juste idée de cet Empire, qui, avant deux siécles, sera le théâtre des triomphes de quelque Conquérant.

A Smirne, le 2. de la Lune de Rahmazan 1711.

LETTRE XIX.

USBEK à ZACHI sa femme.

Au Serrail d'Ispahan.

VOus m'avez offensé, Zachi, & je sens dans mon cœur des mouvemens que vous devriez craindre, si mon éloignement ne vous laissoit le tems de changer de conduite, & d'appaiser la violente jalousie dont je suis tourmenté.

J'apprens qu'on vous a trouvée seule avec Nadir, Eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidélité & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée, jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un Eunuque blanc, tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir? Vous avez beau me dire que des Eunuques ne sont pas des hommes, & que votre vertu vous met au-dessus des pen-

sées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit, ni pour vous, ni pour moi; pour vous, parce que vous faites une chose que les loix du Serrail vous défendent; pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur en vous exposant à des regards; que dis-je à des regards? Peut-être aux entrepriſes d'un perfide qui vous aura souillée par ses crimes, & plus encore par ses regrets & le déſeſpoir de son impuiſſance.

Vous me direz, peut-être, que vous m'avez été toujours fidéle. He! pouviez-vous ne l'être pas? Comment auriez-vous trompé la vigilance des Eunuques noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez? Comment auriez-vous pu briſer ces verrouils, & ces portes qui vous tiennent enfermée? Vous vous vantez d'une vertu qui n'eſt pas libre, &, peut-être, que vos déſirs impurs vous ont ôté mille fois le mérite, & le prix de cette fidélité que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacriléges; que vous ayez refuſé de prodiguer à sa vue les délices de son Maître; que couverte de vos habits, vous ayez laiſſée cette foible barriére entre lui & vous; que frappé lui-même d'un saint reſpect, il ait baiſſé les

yeux ; que manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prépare : quand tout cela seroit vrai, il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose qui est contre votre devoir ; & si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations déréglées, qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que seriez-vous encore, si vous pouviez sortir de ce lieu sacré, qui est pour vous une dure prison, comme il est pour vos compagnes un azile favorable contre les atteintes du vice, un Temple sacré, où votre sexe perd sa foiblesse, & se trouve invincible, malgré tous les desavantages de la nature ? Que feriez-vous, si laissée à vous-même, vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi, qui est si grièvement offensé, & votre devoir que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du Pays où vous vivez sont saintes, qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Esclaves ! Vous devez me rendre grace de la gêne où je vous fais vivre, puisque ce n'est que par-là que vous méritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques, parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite, & qu'il vous donne ses sages conseils ; sa laideur, dites-vous, est si grande, que vous ne pouvez le voir sans peine, comme si dans ces sortes de postes,

on mettoit de plus beaux objets: ce qui vous afflige, est de n'avoir pas à sa place l'Eunuque blanc qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre premiére Esclave? Elle vous a dit que les familiarités que vous prenez avec le jeune Zélide, étoient contre la bienséance; voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge sévére; je ne suis qu'un Epoux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane, ma nouvelle Epouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle: je partage mon amour entre vous deux, & Roxane n'a d'autre avantage, que celui que la vertu peut ajoûter à la beauté.

De Smirne, le 12. *de la Lune de Zilcade* 1712.

LETTRE XX.

USBEK au premier Eunuque blanc.

VOus devez trembler à l'ouverture de cette Lettre, ou plûtôt vous le deviez, lorsque vous souffrîtes la perfidie de Nadir; vous, qui dans une vieillesse froide & languissante, ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon

amour; vous, à qui il n'eſt jamais permis de mettre un pied ſacrilége ſur la porte du lieu terrible, qui les dérobe à tous les regards, vous ſouffrez que ceux, dont la conduite vous eſt confiée, ayent fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire, & vous n'appercevez pas la foudre toute prête à tomber ſur eux & ſur vous.

Et qui êtes-vous? que de vils inſtrumens, que je puis briſer à ma fantaiſie, qui n'exiſtez qu'autant que vous ſavez obéir, qui n'êtes dans le monde que pour vivre ſous mes loix, ou pour mourir dès que je l'ordonne, qui ne reſpirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalouſie même ont beſoin de votre baſſeſſe, & enfin, qui ne pouvez avoir d'autre partage que la ſoumiſſion, d'autre ame que mes volontés, d'autre eſpérance que ma félicité?

Je ſais que quelques-unes de mes femmes ſouffrent impatienment les loix auſtéres du devoir; que la préſence continuelle d'un Eunuque noir les ennuie; qu'elles ſont fatiguées de ces objets affreux, qui leur ſont donnés pour les amener à leur Epoux, je le ſais; mais vous, qui vous prêtez à ce déſordre, vous ſerez puni d'une maniére à faire trembler tous ceux qui abuſent de ma confiance.

Je jure par tous les Prophétes du Ciel,

& par Hali, le plus grand de tous, que si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes, que je trouve sous mes pieds.

A Smirne, le 2. de la Lune de Zilcade 1711.

LETTRE XXI.

USBEK à son ami IBBEN.

A Smirne.

NOus sommes arrivés à Livourne dans quarante jours de navigation. C'est une Ville nouvelle; elle est un témoignage du génie des Ducs de Toscane, qui ont fait d'un Village marécageux, la Ville d'Italie la plus florissante.

Les femmes y jouissent d'une grande liberté; elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jalousie; elles peuvent sortir tous les jours avec quelques vieilles, qui les accompagnent; elles n'ont qu'un voile. * Leurs Beaufreres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, sans que le Mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Maho-

* Les Persanes en ont quatre.

métan de voir, pour la premiére fois, une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choſes qui frappent d'abord tous les yeux, comme la différence des édifices, des habits, des principales coûtumes; il y a juſques dans les moindres bagatelles quelque choſe de ſingulier que je ſens, & que je ne ſais pas dire.

Nous partirons demain pour Marſeille, notre ſéjour n'y ſera pas long; le deſſein de Rica & le mien, eſt de nous rendre inceſſanment à Paris, qui eſt le ſiége de l'Empire de l'Europe. Les voyageurs cherchent toujours les grandes Villes, qui ſont une eſpéce de patrie commune à tous les étrangers. Adieu, ſois perſuadé que je t'aimerai toujours.

A Livourne, le 12. *de la Lune de Saphar* 1712.

LETTRE XXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

NOus ſommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel; il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, & qu'on ſe

soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan ; les maisons y sont si hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juges bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée, & que quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être ; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne : il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leurs machines que les François ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux les feroient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied, sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien ; car encore, passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement & périodiquement. Un homme qui vient après moi & qui me passe, me fait faire un demi-tour, & un autre qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris, & je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé, que si j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs & des coûtumes Européennes, je n'en ai moi-même qu'une légére idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe; il n'a point de mines d'or comme le Roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre, ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autre fonds que des titres d'honneur à vendre, & par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvoient payées, ses Places munies, & ses Flottes équipées.

D'ailleurs, ce Roi est un grand Magicien: il exerce son Empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, & ils le croyent. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussi-tôt convaincus: il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la

force & la puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

Ce que je dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui, qui n'eſt pas moins maître de ſon eſprit, qui l'eſt lui-même de celui des autres. Ce Magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que trois ne ſont qu'un, que le pain qu'on mange n'eſt pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'eſt pas du vin, & mille autres choſes de cette eſpéce.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laiſſer perdre l'habitude de croire, il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand Ecrit, qu'il appella *Conſtitution*, & voulut obliger, ſous de grandes peines, ce Prince & ſes ſujets de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réuſſit à l'égard du Prince, qui ſe ſoumit auſſi-tôt, & donna l'exemple à ſes ſujets ; mais quelques-uns d'entre eux ſe révolterent, & dirent qu'ils ne vouloient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit : ce ſont les femmes qui ont été les matrices de toute cette révolte, qui diviſe toute la Cour, tout le Royaume & toutes les familles. Cette Conſtitution leur défend de lire un Livre, que tous les Chrétiens diſent avoir été apporté du Ciel ; c'eſt proprement leur Alcoran. Les femmes, indignées de l'outrage

fait à leur sexe, soulevent tout contre la Constitution ; elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occasion ne veulent point avoir de privilége. Il faut pourtant avouer que ce Moufti ne raisonne pas mal ; & par le grand Hali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre sainte Loi ; car puisque les femmes sont d'une création inférieure à la nôtre, & que nos Prophétes nous disent qu'elles n'entreront point dans le Paradis, pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un Livre, qui n'est fait que pour apprendre le chemin du Paradis ?

J'ai oui raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous ligués contre lui, il avoit dans son Royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouroient : on ajoûte qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, & que malgré les soins infatigables de certains Dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pu trouver un seul : ils vivent avec lui, ils sont à sa Cour, dans sa Capitale, dans ses Troupes, dans ses Tribunaux, & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés : on diroit qu'ils existent en général, & qu'ils ne sont plus rien en particulier ;

c'eſt un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été aſſez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puiſqu'il lui en donne d'inviſibles, & dont le génie & le deſtin ſont au-deſſus du ſien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choſes bien éloignées du caractére & du génie Perſan : c'eſt bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du Pays où je vis, & ceux du Pays où tu es, ſont des hommes bien différens.

De Paris, le 4. de la Lune de Rebiab, 2. 1712.

LETTRE XXIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

J'Ai reçu une Lettre de ton neveu Rhedi : il me mande qu'il quitte Smirne dans le deſſein de voir l'Italie, que l'unique but de ſon voyage, eſt de s'inſtruire, & de ſe rendre par-là plus digne de toi ; je te félicite d'avoir un Neveu, qui ſera quelque jour la conſolation de ta vieilleſſe.

Rica t'écrit une longue Lettre ; il m'a dit qu'il te parloit beaucoup de ce Pays-ci : la vivacité de ſon eſprit fait qu'il ſaiſit tout

avec promptitude; pour moi, qui pense plus lentement, je ne suis pas en état de te rien dire.

Tu es le sujet de nos conversations les plus tendres: nous ne pouvons assez parler du bon accueil que tu nous as fait à Smirne, & des services que ton amitié nous rend tous les jours. Puisses-tu, généreux Ibben, trouver par-tout des amis aussi reconnoissans & aussi fidéles que nous!

Puis-je te revoir bientôt, & retrouver avec toi ces jours heureux, qui coulent si doucement entre deux amis! Adieu.

De Paris, le 4. de la Lune de Rebiab, 2. 1712.

LETTRE XXIV.

USBEK à ROXANE.

Au Serrail d'Ispahan.

QUe vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux pays de Perse, & non pas dans ces climats empoisonnés, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu! Que vous êtes heureuse! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains: vous vous trouvez avec joie dans une heureuse impuissance de faillir;

jamais homme ne vous a souillée de ses regards lascifs; votre Beaupere même dans la liberté des festins, n'a jamais vu votre belle bouche; vous n'avez jamais manqué de vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane! quand vous avez été à la campagne, vous avez toujours eu des Eunuques qui ont marché devant vous, pour donner la mort à tous les téméraires qui n'ont pas fui votre vue: moi-même, à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur, quelle peine n'ai-je pas eue pour me rendre maître de ce trésor, que vous défendiez avec tant de constance! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de notre mariage de ne pas vous voir! Et quelle impatience quand je vous eus vue! Vous ne la satisfaisiez pourtant pas, vous l'irritiez, au contraire, par les refus obstinés d'une pudeur allarmée, vous me confondiez avec tous ces hommes à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour, où je vous perdis parmi vos Esclaves, qui vous trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre Mere, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celle que vous trouvâtes

dans votre courage? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un Epoux qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous ce que vous chérissiez plus que votre Epoux même! Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour & de la Vertu. Vous poussâtes trop loin vos chastes scrupules; vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincue; vous défendîtes jusqu'à la derniére extrêmité une virginité mourante; vous me regardâtes comme un ennemi qui vous avoit fait un outrage, non pas comme un Epoux qui vous avoit aimée; vous fûtes plus de trois mois, que vous n'osiez me regarder sans rougir; votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris; je n'avois pas même une possession tranquile; vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes & de ces graces; & j'étois enivré de plus grandes faveurs, sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce Pays-ci, vous n'auriez pas été si troublée: les femmes y ont perdu toute retenue; elles se présentent devant les hommes à visage découvert, comme si elles vouloient demander leur défaite; elles les cherchent de leurs regards, elles les voyent dans les Mosquées, les promenades, chez elles-mêmes; l'usage de se faire servir par des Eunuques

leur est inconnu ; au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur qui regne parmi vous, on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoûtumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie où votre sexe est descendu, vous fuiriez ces abominables lieux, & vous soupireriez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence, où vous êtes sûre de vous-même, où nul péril ne vous fait trembler, où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs, quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses, quand vous vous parez de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant, que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceurs & d'enjoûment, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet que celui de me plaire, & quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous insinuez dans mon cœur par des paroles douces & flat-

flateuſes, je ne ſaurois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penſer des femmes d'Europe? L'art de compoſer leur teint, les ornemens dont elles ſe parent, les ſoins qu'elles prennent de leur perſonne, le déſir continuel de plaire qui les occupe, ſont autant de taches faites à leur vertu, & d'outrages à leur Epoux.

Ce n'eſt pas, Roxane, que je penſe qu'elles pouſſent l'attentat auſſi loin, qu'une pareille conduite devroit le faire croire, & qu'elles portent la débauche à cet excès horrible, qui fait frémir, de violer abſolument la foi conjugale; il y a bien peu de femmes aſſez abandonnées, pour porter le crime ſi loin: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractére de vertu, qui eſt gravé, que la naiſſance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas: elles peuvent bien ſe relâcher des devoirs extérieurs que la pudeur exige; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature ſe révolte. Auſſi quand nous vous enfermons ſi étroitement, que nous vous faiſons garder par tant d'Eſclaves, que nous gênons ſi fort vos déſirs, lorſqu'ils volent trop loin, ce n'eſt pas que nous craignions la derniére infidélité; mais c'eſt que nous ſavons que la pureté ne ſauroit être trop grande, &

que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane, votre chasteté si long-tems éprouvée méritoit un Epoux, qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même imprimer les désirs que votre seule vertu sait soumettre.

De Paris, le 7. de la Lune de Regeb 1712.

LETTRE XXV.

USBEK à NESSIR.

A Ispahan.

NOus sommes à présent à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil.* Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boîte, où il y avoit quelque présent pour toi; tu recevras cette Lettre par la même voie. Quoiqu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieues, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoie mes Lettres à Marseille, d'où il part continuellement des Vaisseaux pour Smirne; delà il envoie celles qui sont pour la Perse, par les Caravanes d'Arméniens, qui partent tous les jours pour Ispahan.

* Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution, sa jeunesse & sa gayeté naturelle, le mettent au-dessus de toutes les épreuves.

Mais pour moi, je ne me porte pas bien : mon corps & mon esprit sont abattus, je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes ; ma santé qui s'affoiblit, me tourne vers ma Patrie, & me rend ce Pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nessir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes, & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient espérer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flateuse de ce sexe qui se fait entendre aux rochers, & remue les choses inanimées.

Adieu, Nessir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

De Paris, le 5. de la Lune de Chabban 1712.

LETTRE XXVI.

Rica à ***.

JE vis hier une choſe aſſez ſinguliére, quoiqu'elle ſe paſſe tous les jours à Paris. Tout le peuple s'aſſemble ſur la fin de l'après-dîné, & va jouer une eſpéce de Scéne, que j'ai entendu appeller Comédie : le grand mouvement eſt ſur une eſtrade, qu'on nomme le Théâtre ; aux deux côtés on voit dans de petits reduits, qu'on nomme loges, des hommes & des femmes qui jouent enſemble des Scénes muettes, à peu près comme celles qui ſont en uſage en notre Perſe.

Tantôt c'eſt une Amante affligée, qui exprime ſa langueur, tantôt une autre avec des yeux vifs & un air paſſionné, dévore des yeux ſon Amant, qui la regarde de même ; toutes les paſſions ſont peintes ſur les viſages, & exprimées avec une éloquence qui n'en eſt que plus vive, pour être muette. Là les Acteurs ne paroiſſent qu'à demi-corps, & ont ordinairement un manchon par modeſtie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui ſe moquent de ceux qui ſont en haut ſur le Théâtre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui ſont en bas.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0074
DFG

Mais ceux qui prennent le plus de peine, ſont quelques jeunes gens, qu'on prend pour cet effet dans un âge peu avancé, pour ſoutenir à la fatigue ; ils ſont obligés d'être par-tout, ils paſſent par des endroits qu'eux ſeuls connoiſſent, montent avec une adreſſe ſurprenante d'étage en étage ; ils ſont en haut, en bas, dans toutes les loges, ils plongent, pour ainſi dire, on les perd, ils reparoiſſent, ſouvent ils quittent le lieu de la Scéne, & vont jouer dans un autre ; on en voit même, qui par un prodige, qu'on n'auroit oſé eſpérer de leurs béquilles, marchent & vont comme les autres ; enfin, on ſe rend à des ſales, où l'on joue une Comédie particuliére : on commence par des révérences, on continue par des embraſſades, on dit que la connoiſſance la plus légére met un homme en droit d'en étouffer un autre, il ſemble que le lieu inſpire de la tendreſſe ; en effet, on dit que les Princeſſes qui y regnent, ne ſont point cruelles, & ſi on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles ſont aſſez ſauvages, on peut dire que le reſte du tems elles ſont traitables, & que c'eſt une ivreſſe qui les quitte aiſément.

Tout ce que je te dis ici, ſe paſſe à peu près de même dans un autre endroit, qu'on nomme l'Opera : toute la différence eſt, que

l'on parle à l'un & chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge, où se deshabilloit une des principales Actrices; nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette Lettre.

MONSIEUR,

JE suis la plus malheureuse fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuse Actrice de l'Opera: il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge, où vous me vîtes hier; comme je m'habillois en Prêtresse de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver, & sans respect pour mon habit blanc, mon voile & mon bandeau, il me ravit mon innocence; j'eus beau lui exagerer le sacrifice que je lui ai fait, il se mit à rire, & me soutient qu'il m'a trouvée très-profane: cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me présenter sur le Théâtre; car je suis sur le chapitre de l'honneur d'une délicatesse inconcevable; & je soutiens toujours qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu que la modestie; avec cette délicatesse vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réussi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi: un motif si légitime me fit passer sur les petites formalités ordinaires, & commencer par où j'aurois dû

finir ; mais puisque son infidélité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opera, où, entre vous & moi, l'on ne me donne guéres dequoi vivre, car à présent que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes, ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer tous les jours. J'ai appris par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre Pays d'une bonne Danseuse, & que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce Pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui, par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontés. Je suis....

De Paris, le 2. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXVII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

LE Pape est le Chef des Chrétiens ; c'est une vieille Idole qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes même ; car il les déposoit aussi facilement, que nos magnifiques Sultans déposent les Rois d'Irimette & de Géorgie, mais

on ne le craint plus. Il se dit Successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle saint Pierre, & c'est certainement une riche succession; car il a des trésors immenses, & un grand Pays sous sa domination.

Les Evêques sont des gens de Loi, qui lui sont subordonnés, & ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblés, ils font comme lui des Articles de Foi; quand ils sont en particulier, ils n'ont guéres d'autre fonction que de dispenser d'accomplir la Loi. Car tu sauras que la Réligion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles; & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ses devoirs, que d'avoir des Evêques qui en dispensent, on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique: ainsi, si on ne veut pas faire le Rhamazan, si on ne veut pas s'assujettir aux formalités des mariages, si on veut rompre ses vœux, si on veut se marier contre les défenses de la Loi, quelquefois même si on veut revenir contre son serment, on va à l'Evêque, ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les Evêques ne font pas des Articles de Foi de leur propre mouvement; il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui soulevent entre eux mille questions nouvelles sur la Réligion: on les laisse dis-

puter long-tems, & la guerre dure jusqu'à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume, où il y ait eu tant de guerres civiles que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque Proposition nouvelle, sont d'abord appellés Hérétiques. Chaque héresie a son nom, qui est pour ceux qui y sont engagés, comme le mot de raillement; mais n'est Hérétique qui ne veut, il n'y a qu'à partager le différend par la moitié, & donner une distinction à ceux qui accusent d'héresie, & quelle que soit la distinction, intelligible ou non, elle rend un homme blanc comme de la neige, & il peut se faire appeller Orthodoxe.

Ce que je te dis, est bon pour la France & l'Allemagne; car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Italie, il y a de certains Dervis qui n'entendent point raillerie, & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là, heureux celui qui a toujours prié Dieu avec des petits morceaux de bois à la main, qui a porté sur lui deux morceaux de drap attachés à deux rubans, & qui a été quelquefois dans une Province qu'on appelle la Galice; sans cela, un pauvre diable est bien embarrassé, quand il jureroit comme un Payen qu'il est Orthodoxe, on pourroit bien

ne pas demeurer d'accord des qualités, & le brûler comme Hérétique; il auroit beau donner sa distinction, point de distinction, il seroit en cendres, avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres Juges présument qu'un accusé est innocent, ceux-ci le présument toujours coupable: dans le doute, ils tiennent pour régle de se déterminer du côté de la rigueur, apparenment parce qu'ils croyent les hommes mauvais; mais d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infame. Ils font dans leur Sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, & leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux & qu'ils abhorrent le sang, & sont au désespoir de les voir condamnés; mais pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Heureuse la terre qui est habitée par les enfans des Prophétes, ces tristes spectacles y sont inconnus, * la sainte Réligion que les Anges y ont apportée, se défend par sa

* Les Persans sont les plus tolérans de tous les Mahométans.

vérité même, elle n'a point besoin de ces moyens violens pour se maintenir.

A Paris, le 4. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXVIII.

RICA au même.

A Smirne.

LEs habitans de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel; vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir: si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres; si j'étois aux Thuilleries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi, les femmes même faisoient un arc-en-ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit; si j'étois aux spectacles, je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure; enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriois quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient presque jamais sortis de leur chambre, qui disoient entre eux, il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable! je trouvois de mes portraits par-tout, je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées,

tant on craignoit de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyois pas un homme si curieux & si rare ; & quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me serois jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande Ville, où je n'étois point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit Persan, & à en endosser un à l'Européenne, pour voir s'il resteroit encore dans ma phisionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprétié au plus juste : j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique ; car j'entrois tout-à-coup dans un néant affreux : je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un, par hazard, apprenoit à la compagnie que j'étois Persan, j'entendois aussi-tôt autour de moi un bourdonnement : Ha, ha, Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

A Paris, le 6. de la Lune de Chalval 1712.

LETTRE XXIX.

RHEDI à USBEK.

A Paris.

JE ſuis à préſent à Veniſe, mon cher Uſbek; on peut avoir vu toutes les Villes du monde, & être ſurpris en arrivant à Veniſe. On ſera toujours étonné de voir une Ville, des Tours & des Moſquées ſortir de deſſous l'eau, & de trouver un Peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des poiſſons.

Mais cette Ville profane manque du tréſor le plus précieux qui ſoit au monde, c'eſt-à-dire, d'eau vive; il eſt impoſſible d'y accomplir une ſeule ablution légale. Elle eſt en abomination à notre ſaint Prophéte, & il ne la regarde jamais du haut du Ciel qu'avec colére.

Sans cela, mon cher Usbek, je ſerois charmé de vivre dans une Ville où mon eſprit ſe forme; tous les jours je m'inſtruis des ſecrets du commerce, des interêts des Princes, de la forme de leur gouvernement; je ne néglige pas même les ſuperſtitions Européennes, je m'applique à la Médecine, à la Phiſique, à l'Aſtronomie, j'étudie les Arts, enfin, je ſors des nuages qui cou-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0083
DFG

vroient mes yeux dans le Pays de ma naissance.

A Venise, le 16. *de la Lune de Chalval* 1712.

LETTRE XXX.

Rica à ***.

J'Allai l'autre jour voir une maison, où l'on entretient environ trois cens personnes assez pauvrement; j'eus bientôt fait, car l'Eglise, ni les bâtimens ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison, étoient assez gais, plusieurs d'entre eux jouoient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connois point. Comme je sortois, un de ces hommes sortoit aussi, & m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris: J'y vais, me dit-il, je vous y conduirai, suivez-moi. Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, & me sauva adroitement des carosses & des voitures; nous étions prêts d'arriver, quand la curiosité me prit: Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrois-je point savoir qui vous êtes? Je suis aveugle, Monsieur, me répondit-il. Comment, lui dis-je, vous êtes aveugle? Et que ne priez-vous cet honnête homme, qui

jouoit aux cartes avec vous, de nous conduire? Il eſt aveugle auſſi, me répondit-il; il y a quatre cens ans que nous ſommes trois cens aveugles dans cette maiſon où vous m'avez trouvé; mais il faut que je vous quitte, voilà la rue que vous demandiez, je vais me mettre dans la foule, j'entre dans cette Egliſe, où, je vous jure, j'embarraſſerai plus les gens, qu'ils ne m'embraſſeront.

De Paris, le 17. *de la Lune de Chalval* 1712.

LETTRE XXXI.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

LE vin eſt ſi cher à Paris par les impôts que l'on y met, qu'il ſemble qu'on ait entrepris d'y faire exécuter les préceptes du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lorſque je penſe aux funeſtes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le préſent le plus redoutable que la nature ait fait aux hommes. Si quelque choſe à flétri la vie & la réputation de nos Monarques, ç'a été leur intemperance; c'eſt la ſource la plus empoiſonnée de leurs injuſtices & de leurs cruautés.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0085
DFG

Je le dirai à la honte des hommes, la Loi interdit à nos Princes l'usage du vin, & ils en boivent avec un excès qui les dégrade de l'humanité même. Cet usage, au contraire, est permis aux Princes Chrétiens, & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même dans une débauche licencieuse; on se révolte avec fureur contre les préceptes, & la Loi faite pour nous rendre plus justes, ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je desapprouve l'usage de cette liqueur, qui fait perdre la raison, je ne condamne pas de même ces boissons qui l'égayent. C'est la sagesse des Orientaux de chercher des remédes contre la tristesse, avec autant de soin que contre les maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un Philosophe, qu'on appelle Séneque; mais les Asiatiques, plus sensés qu'eux, & meilleurs Phisiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remédes, de la fatalité du destin, de l'ordre de la Providence, & du malheur

heur de la condition humaine ; c'eſt ſe moquer de vouloir adoucir un mal, par la conſidération que l'on eſt né miſérable, il vaut bien mieux enlever l'eſprit hors de ſes réflexions, & traiter l'homme comme ſenſible, au lieu de le traiter comme raiſonnable.

L'ame unie avec le corps, en eſt ſans ceſſe tirannisée : ſi le mouvement du ſang eſt trop lent, ſi les eſprits ne ſont pas aſſez épurés, s'ils ne ſont pas en quantité ſuffiſante, nous tombons dans l'accablement & dans la triſteſſe ; mais ſi nous prenons des breuvages qui puiſſent changer cette diſpoſition de notre corps, notre ame redevient capable de recevoir des impreſſions qui l'égayent, & elle ſent un plaiſir ſecret de voir ſa machine reprendre, pour ainſi dire, ſon mouvement & ſa vie.

A Paris, le 25. *de la Lune de Zilcade* 1713.

LETTRE XXXII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LEs femmes de Perſe ſont plus belles que celles de France ; mais celles de France ſont plus jolies : il eſt difficile de ne

point aimer les premiéres, & de ne ſe point plaire avec les ſecondes; les unes ſont plus tendres & plus modeſtes, les autres ſont plus gaies & plus enjouées.

Ce qui rend le ſang ſi beau en Perſe, c'eſt la vie réglée que les femmes y ménent; elles ne jouent, ni ne veillent, elles ne boivent point de vin, & ne s'expoſent preſque jamais à l'air. Il faut avouer que le Serrail eſt plûtôt fait pour la ſanté que pour les plaiſirs: c'eſt une vie unie, qui ne pique point; tout s'y reſſent de la ſubordination & du devoir; les plaiſirs mêmes y ſont graves, & les joies ſévéres, & on ne les goûte preſque jamais, que comme des marques d'autorité & de dépendance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perſe la même gayeté que les François: on ne leur voit point cette liberté d'eſprit & cet air content, que je trouve ici dans tous les états & dans toutes les conditions.

C'eſt bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils perſonne n'a ri depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Aſiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux: ils ne ſe voyent que lorſqu'ils y ſont forcés par la cérémonie; l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0088
DFG

leur est presque inconnue ; ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend, de maniére que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée des autres.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce Pays-ci, il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des Esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition : ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, & ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsédent. Car enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les humains ; qui est mépriſable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie & par désespoir ; qui, brûlant de se venger des deux sexes, dont il est le rebut, consent à être tiranniſé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible ; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur & de sa difformité tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui, enfin, arrivé

pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds & les verrouils qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où, chargé de la jalousie de son Maître, il a exercé toute sa bassesse?

A Paris, le 14. *de la Lune de Zilhazé*, 2. 1713.

LETTRE XXXIII.

USBEK à GEMCHID son Cousin, Dervis au brillant Monastére de Tauris.

QUe penses-tu des Chrétiens, sublime Dervis? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils seront comme les Infidéles Turcs, qui serviront d'ânes aux Juifs, & seront menés par eux au grand trot en enfer? Je sais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des Prophétes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des Mosquées dans leurs Pays, crois-tu qu'ils soyent condamnés à des châtimens éternels? & que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une Réligion qu'il ne leur a pas fait connoître? Je puis te dire, j'ai souvent examiné ces Chrétiens, je les ai interrogés pour voir s'ils avoient quelque idée

du grand Hali, qui étoit le plus beau de tous les hommes, j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais oui parler.

Ils ne reſſemblent point à ces Infidéles, que nos ſaints Prophétes faiſoient paſſer au fil de l'épée, parce qu'ils refuſoient de croire aux miracles du Ciel; ils ſont plûtôt comme ces malheureux, qui vivoient dans les ténébres de l'idolâtrie, avant que la divine lumiére vînt éclairer le viſage de notre grand Prophéte.

D'ailleurs, ſi l'on examine de près leur Réligion, on y trouvera comme une ſemence de nos Dogmes. J'ai ſouvent admiré les ſecrets de la Providence, qui ſemble les avoir voulu préparer par-là à la converſion générale. J'ai ouï parler d'une Livre de leurs Docteurs, intitulé, *la Poligamie Triomphante*, dans lequel il eſt prouvé, que la Poligamie eſt ordonnée aux Chrétiens: leur Batême eſt l'image de nos ablutions légales; & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité qu'ils donnent à cette premiére ablution, qu'ils croyent devoir ſuffire pour toutes les autres: leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous ſept fois le jour; ils eſpérent de jouir d'un Paradis, où ils goûteront mille délices, par le moyen de la réſurrection des corps; ils ont comme nous des jeûnes marqués, des mortifications,

avec lesquelles ils espérent fléchir la miséricorde Divine; ils rendent un culte aux bons Anges, & se méfient des mauvais; ils ont une sainte crédulité pour les miracles que Dieu opére par le ministére de ses Serviteurs; ils reconnoissent comme nous l'insuffisance de leurs mérites, & le besoin qu'ils ont d'un Intercesseur auprès de Dieu. Je vois par-tout le Mahométisme, quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la vérité s'échappe & perce toujours les ténébres qui l'environnent. Il viendra un jour, où l'Eternel ne verra sur la terre que des vrais Croyans: le tems, qui consume tout, détruira les erreurs mêmes; tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendart; tout, jusqu'à la Loi, sera consommé; les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portés dans les célestes Archives.

A Paris, le 20. de la Lune de Zilhazé 1713.

LETTRE XXXIV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LE caffé est très en usage à Paris; il y a un grand nombre de maisons publi-

ques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs; il y en a une, où l'on apprête le caffé de telle maniére, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent; au moins de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qui se puisse imaginer: il s'agissoit de la réputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie aussi-bien que le tems de sa mort. Les deux parties avouoient que c'étoit un Poëte excellent; il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux; mais parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres: voilà la querelle, elle étoit bien vive; car on se disoit cordialement de part & d'autre des injures si grossiéres, on faisoit des plaisanteries si amères, que je n'admirois pas moins la maniére de disputer, que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en

moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du Poëte Grec attaquer la réputation de quelque honnête Citoyen, il ne seroit pas mal relevé, & je crois que ce zéle si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit d'une bonne maniére pour défendre celle des vivans; mais quoiqu'il en soit, ajoûtois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des Censeurs de ce Poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable: ils frappent à présent des coups en l'air; mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi?

Ceux, dont je te viens de parler, disputent en langue vulgaire, & il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare, qui semble ajoûter quelque chose à la fureur & à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers, où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens; ils se nourrissent de distinctions, ils vivent de raisonnemens obscurs & de fausses conséquences; ce métier, où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre: on a vu une nation entiére chassée de son Pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'emportant avec elle, pour parer aux nécessités de la

vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

A Paris, le dernier de la Lune de Zilhazé 1713.

LETTRE XXXV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE Roi de France est vieux; nous n'avons point d'exemples dans nos Histoires d'un Monarque qui ait si long-tems regné. On dit qu'il possède à un très-haut dégré le talent de se faire obéir: il gouverne avec le même génie, sa Famille, sa Cour, son Etat: on lui a souvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du monde, celui des Turcs, ou celui de notre Auguste Sultan, lui plairoit le mieux, tant il fait cas de la politique Orientale.

J'ai étudié son caractére, & j'y ai trouvé des contradictions qu'il m'est impossible de résoudre. Par exemple, il a un Ministre qui n'a que dix-huit ans, & une Maîtresse qui en a quatre-vingt; il aime sa Réligion, & il ne peut souffrir ceux qui disent qu'il la faut observer à la rigueur; quoiqu'il fuie le tumulte des Villes, & qu'il se communique peu, il n'est occupé, depuis le matin jus-

qu'au ſoir, qu'à faire parler de lui : il aime les trophées & les victoires, mais il craint autant de voir un bon Général à la tête de ſes troupes, qu'il auroit ſujet de le craindre à la tête d'une armée ennemie. Il n'eſt, je crois, jamais arrivé qu'à lui, d'être en même-tems comblé de plus de richeſſes, qu'un Prince n'en ſauroit eſpérer, & accablé d'une pauvreté qu'un particulier ne pourroit ſoutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le ſervent ; mais il paie auſſi libéralement les aſſiduités, ou plûtôt l'oiſiveté de ſes Courtiſans, que les campagnes laborieuſes de ſes Capitaines ; ſouvent il préfére un homme qui le deshabille, ou qui lui donne la ſerviette, lorſqu'il ſe met à table, à un autre qui lui prend des Villes, ou lui gagne des Batailles : il ne croit pas que la grandeur ſouveraine doive être gênée dans la diſtribution des graces ; & ſans examiner ſi celui qu'il comble de biens, eſt homme de mérite, il croit que ſon choix va le rendre tel ; auſſi lui a-t'on vu donner une petite penſion à un homme qui avoit fui deux lieues, & un beau gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il eſt magnifique, ſur-tout dans ſes bâtimens : il y a plus de Statues dans les Jardins de ſon Palais, que de Citoyens dans une

grande Ville. Sa Garde est aussi forte, que celle du Prince, devant qui tous les trônes se renversent; ses armées sont aussi nombreuses, ses ressources aussi grandes, & ses finances aussi inépuisables.

A Paris, le 7. de la Lune de Maharran 1713.

LETTRE XXXVI.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

C'Est une grande question parmi les hommes, de savoir, s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser; il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre. Si les Européens disent, qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent, qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire, que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit, que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant, ils répondent que dix femmes qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour, que les Européens ne sauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidéles, on leur

répond que cette fidélité qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui suit toujours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquile ne nous laisse rien à désirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi, seroit embarrassé de décider; car si les Asiatiques sont fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens sont fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'Amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de savoir, si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un Philosophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi, l'empire que nous avons sur elles, est une véritable tirannie; elles ne nous l'ont laissé prendre, que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison; ces avantages qui devoient, sans dou-

te, leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tirannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel, celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les Pays, mais celui de la beauté est universel; pourquoi aurions-nous donc un privilége? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice; nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage; les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi: éprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis, & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis, & chez les Babyloniens, en l'honneur de Sémiramis. On disoit des Romains, qu'ils commandoient à toutes les nations, mais qu'ils obéissoient à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude du sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce Pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & à reduire tout en paradoxe. Le Prophéte a décidé la queſtion, & a réglé les droits de l'un & de l'autre ſexe : Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris, leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un dégré ſur elles.

A Paris, le 26. de la Lune de Gemmadi, 2. 1713.

LETTRE XXXVII.

HAGI * IBBI au Juif BEN JOSUÉ, Proſélite Mahométan.

A Smirne.

IL me ſemble, Ben Joſué, qu'il y a toujours des ſignes éclatans, qui préparent la naiſſance des hommes extraordinaires, comme ſi la nature ſouffroit une eſpéce de criſe, & que la puiſſance céleſte ne produiſît qu'avec effort.

Il n'y a rien de ſi merveilleux que la naiſſance de Mahomet. Dieu, qui par les décrets de ſa Providence, avoit réſolu dès le commencement d'envoyer aux hommes ce

* Hagi eſt un homme qui a fait le pélerinage de la Meque.

grand Prophéte, pour enchaîner Satan, créa une lumiére deux mille ans avant Adam, qui paſſant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin juſqu'à lui, comme un témoignage autentique qu'il étoit deſcendu des Patriarches.

Ce fut auſſi à cauſe de ce même Prophéte, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la nature de la femme ne ceſsât d'être immonde, & que le membre viril ne fût livré à la circonciſion.

Il vint au monde circoncis, & la joie parut ſur ſon viſage dès ſa naiſſance : la terre trembla trois fois, comme ſi elle eût enfanté elle-même ; toutes les Idoles ſe proſternerent, les Trônes furent renverſés, Lucifer fut jetté au fond de la mer, & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il ſortit de l'abîme, & s'enfuit ſur le Mont Cabés, d'où avec une voix terrible, il appella les Anges.

Cette nuit Dieu poſa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne pût paſſer : l'art des Magiciens & Négromans ſe trouva ſans vertu ; on entendit une voix du Ciel qui diſoit ces paroles : J'ai envoyé au monde mon ami fidéle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, Hiſtorien Arabe, les générations des Oiſeaux, des Nuées, des Vents, & tous les eſcadrons

des Anges se réunirent pour élever cet enfant, & se disputerent ces avantages. Les Oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent, parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les Vents murmuroient, & disoient: C'est plûtôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits les odeurs les plus agréables. Non, non, disoient les Nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié, parce que nous lui ferons part à tous les instans de la fraîcheur des eaux. Là-dessus les Anges indignés s'écrioient: Que nous restera-t'il donc à faire? Mais une voix du Ciel fut entendue, qui termina toutes les disputes: Il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels, parce qu'heureuses les mamelles qui l'alaiteront, & les mains qui le toucheront, & la maison qu'il habitera, & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages si éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel, pour autoriser sa Mission divine, à moins que de renverser la nature, & de faire périr les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre?

De Paris, le 20. de la Lune de Rhegeb 1713.

LET-

LETTRE XXXVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

DÈs qu'un Grand eſt mort, on s'aſſemble dans une Moſquée, l'on fait ſon Oraiſon funébre, qui eſt un diſcours à ſa louange, avec lequel on ſeroit bien embarraſſé de décider au juſte du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funébres; il faut pleurer les hommes à leur naiſſance & non pas à leur mort. A quoi ſervent les cérémonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ſes derniers momens, les larmes mêmes de ſa famille, & la douleur de ſes amis, qu'à lui exagérer la perte qu'il va faire?

Nous ſommes ſi aveugles, que nous ne ſavons quand nous devons nous affliger ou nous réjouir; nous n'avons preſque jamais que de fauſſes triſteſſes, ou de fauſſes joies.

Quand je vois le Mogol, qui toutes les années va ſottement ſe mettre dans une balance, & ſe faire péſer comme un bœuf, quand je vois les peuples ſe réjouir de ce que ce Prince eſt devenu plus matériel, c'eſt-

à-dire, moins capable de les gouverner, j'ai pitié, Ibben, de l'extravagance humaine.

De Paris, le 20. de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XXXIX.

Le premier Eunuque noir à USBEK.

ISmaël, un de tes Eunuques noirs, vient de mourir, magnifique Seigneur, & je ne puis m'empêcher de le remplacer. Comme les Eunuques sont extrêmement rares à présent, j'avois pensé de me servir d'un Esclave noir, que tu as à la campagne; mais je n'ai pu jusqu'ici le porter à souffrir qu'on le consacrât à cet emploi. Comme je vois qu'au bout du compte, c'est son avantage, je voulus l'autre jour user à son égard d'un peu de rigueur, & de concert avec l'Intendant de tes jardins, j'ordonnai que malgré lui on le mît en état de te rendre les services qui flatent le plus ton cœur, & de vivre comme moi dans ces redoutables lieux, qu'il n'ose pas même regarder; mais il se mit à hurler comme si on avoit voulu l'écorcher, & fit tant qu'il échappa de nos mains, & évita le fatal couteau. Je viens d'apprendre qu'il veut t'écrire pour te demander grace,

soutenant que je n'ai conçu ce dessein, que par un désir insatiable de vengeance sur certaines railleries piquantes qu'il dit avoir faites de moi; cependant je te jure par les cent mille Prophétes, que je n'ai agi que pour le bien de ton service, la seule chose qui me soit chere, & hors laquelle je ne regarde rien. Je me prosterne à tes pieds.

Du Serrail de Fatmé, le 7. de la Lune de Mabarran 1713.

LETTRE XL.

PHARAN à USBEK, son Souverain Seigneur.

SI tu étois ici, magnifique Seigneur, je paroîtrois à ta vue tout couvert de papier blanc; il n'y en auroit pas assez encore pour écrire toutes les insultes que ton premier Eunuque noir, le plus méchant de tous les hommes, m'a faites depuis ton départ.

Sous prétexte de quelques railleries qu'il prétend que j'ai faites sur le malheur de sa condition, il exerce sur ma tête une vengeance inépuisable; il a animé contre moi le cruel Intendant de tes jardins, qui depuis ton départ, m'oblige à des travaux insurmontables, dans lesquels j'ai pensé mille

fois laiſſer la vie, ſans perdre un moment l'ardeur de te ſervir. Combien de fois ai-je dis en moi-même: J'ai un Maître rempli de douceur, & je ſuis le plus malheureux Eſclave qui ſoit ſur la terre!

Je te l'avoue, magnifique Seigneur, je ne me croyois pas deſtiné à de plus grandes miſéres; mais ce traître d'Eunuque a voulu mettre le comble à ſa méchanceté. Il y a quelques jours que, de ſon autorité privée, il me deſtina à la garde de tes femmes ſacrées, c'eſt-à-dire, à une exécution, qui ſeroit pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Ceux qui en naiſſant ont eu le malheur de recevoir de leurs cruels parens un traitement pareil, ſe conſolent, peut-être, ſur ce qu'ils n'ont jamais connu d'autre état que le leur; mais qu'on me faſſe deſcendre de l'humanité, & qu'on m'en prive, je mourrois de douleur, ſi je ne mourois pas de cette barbarie.

J'embraſſe tes pieds, ſublime Seigneur, dans une humilité profonde: fais en ſorte que je ſente les effets de cette vertu ſi reſpectée; & qu'il ne ſoit pas dit que par ton ordre il y ait ſur la terre un malheureux de plus.

Des Jardins de Fatmé, le 7. de la Lune de Maharran 1713.

LETTRE XLI.

USBEK à PHARAN.

Aux Jardins de Fatmé.

RECevez la joie dans votre cœur, & reconnoiſſez ces ſacrés caractéres, faites-les baiſer au grand Eunuque & à l'Intendant de mes jardins : je leur défens de mettre la main ſur vous juſqu'à mon retour : dites-leur d'acheter l'Eunuque qui manque; aquittez-vous de votre devoir, comme ſi vous m'aviez toujours devant les yeux ; car ſachez que plus mes bontés ſont grandes, plus vous en ſerez puni, ſi vous en abuſez.

De Paris, le 25. de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

IL y a en France trois ſortes d'Etat, l'Egliſe, l'Epée & la Robe. Chacun a un mépris ſouverain pour les deux autres ; tel, par exemple, que l'on devroit mépriſer, parce qu'il eſt un ſot, ne l'eſt ſouvent que parce qu'il eſt homme de Robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans, qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi; chacun s'éleve au-dessus de celui qui est d'une profession différente, à proportion de l'idée qu'il s'est fait de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la Province d'Erivan, qui, ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui souhaita mille fois dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fît Gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une Rélation, qu'un Vaisseau François, ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses Sujets sous un arbre: il étoit sur son trône, c'est-à-dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du Grand Mogol: il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois; un Parasol, en forme de Dais, le couvroit de l'ardeur du soleil; tous ses ornemens & ceux de la Reine sa femme, consistoient en leur peau noire, & quelques bagues. Ce Prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers, si on parloit beaucoup de lui en France: il croyoit que son nom devoit être porté d'un Pole à l'autre; & la dif-

férence de ce Conquérant, de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Can de Tartarie a dîné, un Héraut crie, que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble; & ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ses Esclaves, & les insulte régulièrement deux fois par jour.

A Paris, le 28. *de la Lune de Rhegeb* 1713.

LETTRE XLIII.

RHEDI à USBEK.

A ***.

HIer matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée par un homme avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste, sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée, il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir, & il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coûtume

de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, & je ferai bien-aise que ce soit avec vous: il faut premiérement que nous allions à la rue Saint-Honoré parler à un Notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq mille livres, je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au Fauxbourg Saint-Germain, où j'ai loué un Hôtel deux mille écus, & j'espére passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre: Commençons par aller acheter un carosse, & établissons d'abord l'équipage: en effet, nous achetâmes non-seulement un carosse, mais aussi pour cent mille francs de marchandises en moins d'un heure: tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, & ne compta jamais, aussi ne déplaça-t'il pas. Je révois sur tout ceci, & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliére de richesses & de pauvretés, de maniére que je ne savois que croire; mais enfin je rompis le silence, & le tirant à quartier, je lui dis: Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela? Moi, me dit-il, venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors im-

menſes, & des richeſſes enviées des plus grands Monarques; mais elles ne le ſeront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. Je le ſuis, nous grimpons à ſon cinquiéme étage, & par une échelle nous nous guindons à un ſixiéme, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de baſſins de terre remplis de diverſes liqueurs. Je me ſuis levé de grand matin, me dit-il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui eſt d'aller viſiter mon œuvre: j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui ſoit ſur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à préſent toutes les qualités que les Philoſophes demandent pour faire la tranſmutation des métaux: j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui ſont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur peſanteur. Ce ſecret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle, & un million d'autres chercherent toujours, eſt venu juſqu'à moi, & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Faſſe le Ciel! que je ne me ſerve de tant de tréſors qu'il m'a communiqués que pour ſa gloire.

Je ſortis, & je deſcendis, ou plûtôt je me précipitai par cet eſcalier, tranſporté de co-

lére, & laissai cet homme si riche dans son Hôpital. Adieu, mon cher Usbek, j'irai te voir demain, & si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

A Paris, le dernier de la Lune de Rhegeb 1713.

LETTRE XLIV.

Usbek à Rhedi.

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Réligion; mais il semble qu'ils combattent en même-tems à qui l'observera le moins.

Non-seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens, mais même meilleurs Citoyens, & c'est ce qui me touche; car dans quelque Réligion qu'on vive, l'observation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, sont toujours les premiers actes de Réligion.

En effet, le premier objet d'un homme réligieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la Réligion qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir, est, sans doute, d'observer les régles de la société, & les devoirs de l'humilité; car en quelque Réligion qu'on vive, dès

qu'on en suppose une, il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes, puisqu'il établit une Réligion pour les rendre heureux: que s'il aime les hommes, on est sûr de lui plaire en les aimant aussi, c'est-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par-là de plaire à Dieu, qu'en observant telle ou telle cérémonie; car les cérémonies n'ont point un dégré de bonté par elles-mêmes, elles ne sont bonnes qu'avec égard, & dans la supposition que Dieu les a commandées: mais c'est la matiére d'une grande discussion; on peut facilement s'y tromper, car il faut choisir celles d'une Réligion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priére: Seigneur, je n'entens rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet: je voudrois vous servir selon votre volonté; mais chaque homme que je consulte, veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priére, je ne sais en quelle langue je dois vous parler, je ne sais pas non plus en quelle posture je dois me mettre: l'un dit que je dois vous prier debout, l'autre veut que je sois assis, l'autre

exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout, il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide, d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur, si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai, trois hommes qui étoient auprès delà, me firent trembler: ils me soutinrent tous trois que je vous avois griévement offensé; l'un, * parce que cette animal étoit immonde, l'autre, † parce qu'il étoit étouffé, l'autre enfin, § parce qu'il n'étoit pas poisson. Un Brachmane, qui passoit par-là, & que je pris pour Juge, me dit: Ils ont tort, car apparenment vous n'avez pas tué vous-même cet animal. Si fait, lui dis-je. Ah! vous avez commis une action abominable, & que Dieu ne vous pardonnera jamais, me dit-il, d'une voix sévére: que savez-vous si l'ame de votre Pere n'étoit pas passée dans cette bête? Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable: je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser; cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous: je ne sais si je me trompe; mais je crois que le meilleur

* Un Juif. † Un Turc. § Un Arménien.

moyen pour y parvenir, est de vivre en bon Citoyen dans la société où vous m'avez fait naître, & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

A Paris, le 8. de la Lune de Chabban 1713.

LETTRE XLV.

Zachi à Usbek.

A Paris.

J'Ai une grande nouvelle à t'apprendre, je me suis reconciliée avec Zephis; le Serrail partagé entre nous s'est réuni; il ne manque que toi dans ces lieux, où la paix regne: vous, mon cher Usbek, viens-y faire triompher l'Amour.

Je donnai à Zephis un grand festin, où ta Mere, tes Femmes, & tes principales Concubines furent invitées; tes tantes & plusieurs de tes cousines s'y trouverent aussi; elles étoient venues à cheval, couvertes du sombre nuage de leurs voiles & de leurs habits.

Le lendemain nous partîmes de la campagne, où nous espérions être plus libres; nous montâmes sur nos chameaux, & nous nous mîmes quatre dans chaque loge. Comme la partie avoit été faite brusquement,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0115
DFG

nous n'eûmes pas le tems d'envoyer à la ronde, annoncer le Courouc; mais le premier Eunuque, toujours induſtrieux, prit une autre précaution; car il joignit à la toile, qui nous empêchoit d'être vues, un rideau ſi épais que nous ne pouvions abſolument voir perſonne.

Quand nous fûmes arrivées à cette riviére, qu'il faut traverſer, chacune de nous ſe mit, ſelon la coûtume, dans une boîte, & ſe fit porter dans le bateau; car on nous dit que la riviére étoit pleine de monde. Un curieux, qui s'approcha de trop près du lieu où nous étions enfermées, reçut un coup mortel, qui lui ôta pour jamais la lumiére du jour. Un autre, qu'on trouva ſe baignant tout nud ſur le rivage, eut le même ſort, & tes fidéles Eunuques ſacrifierent à ton honneur & au nôtre ces deux infortunés.

Mais écoute le reſte de nos avantures. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, un vent ſi impétueux s'éleva, & un nuage ſi affreux couvrit les airs, que nos Matelots commencerent à déſeſpérer. Effrayées de ce péril, nous nous évanouîmes preſque toutes. Je me ſouviens que j'entendis la voix & la diſpute de nos Eunuques, dont les uns diſoient qu'il falloit nous avertir du péril, & nous tirer de notre priſon; mais

leur Chef soutint toujours qu'il mourroit plûtôt, que de souffrir que son Maître fût ainsi deshonoré, & qu'il enfonceroit un poignard dans le sein de celui qui feroit des propositions si hardies. Une de mes Esclaves, toute hors d'elle, courut vers moi deshabillée pour me secourir; mais un Eunuque noir la prit brutalement, & la fit rentrer dans l'endroit d'où elle étoit sortie: pour lors je m'évanouis, & je ne revins à moi, que lorsque le péril fut passé.

Que les voyages sont embarrassans pour les femmes, les hommes ne sont exposés qu'aux périls qui menacent leur vie, & nous sommes à tous les instans dans le péril de perdre notre vie, ou notre vertu. Adieu, mon cher Usbek, je t'adorerai toujours.

Du Serrail de Fatmé, le premier de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVI.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

CEux qui aiment à s'instruire, ne sont jamais oisifs: quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner; j'écris le soir ce

que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intereſſe, tout m'étonne : je ſuis comme un enfant, dont les organes encore tendres, ſont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous ſommes reçus agréablement dans toutes les compagnies, & dans toutes les ſociétés : je crois devoir beaucoup à l'eſprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en eſt également recherché : notre air étranger n'offenſe plus perſonne, nous jouiſſons même de la ſurpriſe où l'on eſt de nous trouver quelque politeſſe ; car les François n'imaginent pas que notre climat produiſe des hommes : cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai paſſé quelques jours dans une maiſon de campagne auprès de Paris, chez un homme de conſidération, qui eſt ravi d'avoir de la compagnie chez lui : il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modeſtie une gayeté, que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perſe.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier, ſelon ma coûtume, ſur cette foule de gens, qui y abordoient ſans ceſſe, dont les caractéres me préſentoient toujours quelque choſe de nouveau.

veau. Je remarquai d'abord un homme, dont la simplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi, de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes: Vous trouverez, peut-être, en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse; mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, & de vivre avec des gens que je ne saurois démêler: mon esprit travaille depuis deux jours; il n'y a pas un seul de ces hommes, qui ne m'ait donné la torture plus de deux cens fois, & cependant je ne les devinerois de mille ans; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez, d'autant mieux que je vous crois homme discret, & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui est si familier avec vos Ducs, & qui parle si souvent à vos Ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile? Il faut bien que ce soit un homme de qualité;

mais il a la phisionomie si basse, qu'il ne fait guéres honneur aux gens de qualité, & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger, mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les Nations, je ne le trouve point de celle-là ; est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres? Cet homme, me répondit-il en riant, est un Fermier : il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance ; il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent comme vous voyez, mais il excelle par son Cuisinier ; aussi n'en est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle? Comment a-t'il un habit si lugubre avec un air si gai, & un teint si fleuri? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle, sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un Prédicateur, &, qui pis est, un Directeur, tel que vous le voyez, il en sait plus que les maris : il connoît le foible des femmes, elles savent aussi-bien qu'il a le sien. Comment, dis-je? il parle toujours de quel-

que choſe qu'il appelle la Grace? Non pas toujours, me répondit-il, à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de ſa chûte : il foudroie en public, mais il eſt doux comme un agneau en particulier. Il me ſemble, dis-je pour lors, qu'on le diſtingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment ſi on le diſtingue? C'eſt un homme néceſſaire; il fait la douceur de la vie retirée; petits conſeils, ſoins officieux, viſites marquées; il diſſipe un mal de tête mieux qu'homme du monde, c'eſt un homme excellent.

Mais, ſi je ne vous importune pas, dites-moi qui eſt celui qui eſt vis-à-vis de nous, qui eſt ſi mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces, & a un langage différent des autres, qui n'a pas d'eſprit pour parler, mais parle pour avoir de l'eſprit? C'eſt, me répondit-il, un Poëte, & le groteſque du genre humain : ces gens-là diſent qu'ils ſont nés ce qu'ils ſont, cela eſt vrai, & auſſi ce qu'ils ſeront toute leur vie, c'eſt-à-dire, preſque toujours les plus ridicules de tous les hommes, auſſi ne les épargne-t'on point : on verſe ſur eux le mépris à pleines mains; la famine a fait entrer celui-ci dans cette maiſon, & il y eſt bien reçu du Maître & de la Maîtreſſe, dont la bonté & la politeſſe ne ſe démentent à l'égard de perſon-

ne : il fit leur épitalame lorſqu'ils ſe marierent ; c'eſt ce qu'il a fait de mieux en ſa vie, car il s'eſt trouvé que le mariage a été auſſi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajoûta-t'il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient : il y a parmi nous des mariages heureux, & des femmes, dont la vertu eſt un gardien ſévére. Les gens, dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée ; ils ſont animés & eſtimés de tout le monde : il n'y a qu'une choſe, c'eſt que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute ſorte de monde, ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaiſe compagnie : ce n'eſt pas que je les deſapprouve, il faut vivre avec les gens tels qu'ils ſont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie, ne ſont ſouvent que ceux dont le vice eſt plus rafiné, & peut-être, qu'il en eſt comme des poiſons, dont les plus ſubtils ſont auſſi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air ſi chagrin ? je l'ai pris d'abord pour un étranger ; car, outre qu'il eſt habillé autrement que les autres, il cenſure tout ce qui ſe fait en France, & n'approuve pas votre Gouvernement. C'eſt un vieux guerrier, me dit-il, qui ſe rend mémorable à tous ſes auditeurs par la longueur de ſes exploits.

Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles, où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége, où il n'ait pas monté à la tranchée: il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la Monarchie; & à la différence de ces Philosophes, qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé, & n'existe que dans les campagnes qu'il a faites: il respire dans les tems qui se sont écoulés, comme les Héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t'il quitté le service? Il ne l'a pas quitté, me répondit-il; mais le service l'a quitté, on l'a employé dans une petite place, où il racontera le reste de ses jours; mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers, dont la patience a langui dans les emplois subalternes; nous les regardons comme des gens, dont l'esprit s'est comme rétréci dans les détails, & qui, par une habitude de petites choses, sont devenus incapables des plus grandes: nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un

Général à trente ans, ne les aura jamais; que celui qui n'a pas ce coup d'œil, qui montre tout d'un coup un terrein de plusieurs lieues dans toutes ſes ſituations différentes, cette préſence d'eſprit, qui fait que dans une victoire on ſe ſert de tous ſes avantages, & dans un échec de toutes ſes reſſources, n'aquérera jamais ces talens. C'eſt pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & ſublimes, que le Ciel a partagés non-ſeulement d'un cœur, mais auſſi d'un génie héroïque, & des emplois ſubalternes pour eux, dont les talens le ſont auſſi. De ce nombre ſont ces gens, qui ont vieilli dans une guerre obſcure; ils ne réuſſiſſent, tout au plus, qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie, & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoibliſſent.

Un moment après, la curioſité me reprit, & je lui dis: Je m'engage à ne vous plus faire de queſtions, ſi vous voulez encore ſouffrir celle-ci. Qui eſt ce grand jeune-homme qui a des cheveux, peu d'eſprit, & tant d'impertinence? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, & ſe ſait ſi bon gré d'être au monde? C'eſt un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens entrerent, d'autres ſortirent, on ſe leva, quelqu'un vint parler à mon

Gentilhomme, & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sais par quel hazard, ce jeune-homme se trouva auprès de moi, & m'adressant la parole : Il fait beau, voudriez-vous, Monsieur, faire un tour dans le parterre? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la Maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde, qui pestera un peu, mais qu'y faire? Je vois les plus jolies femmes de Paris, mais je ne me fixe pas à une, & je leur en donne bien à garder ; car, entre vous & moi, je ne vaux pas grand'chose. Apparenment, Monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi, qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, Monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un pere, j'aime à allarmer une femme qui croit me tenir, & la mettre à deux doigts de ma perte : nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi tout Paris, & l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprens, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat.

Si vous étiez en Perſe, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages, vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le ſeu me monta au viſage, & je crois que pour peu que j'euſſe parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le bruſquer.

Que dis-tu d'un Pays, où l'on tolére de pareilles gens, & où on laiſſe vivre un homme qui fait un tel métier? où l'infidélité, la trahiſon, le rapt, la perfidie, & l'injuſtice conduiſent à la conſidération? où l'on eſtime un homme, parce qu'il ôte une fille à ſon pere, une femme à ſon mari, & trouble les ſociétés les plus douces & les plus ſaintes? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre & de la ſéduction; la lumiére du jour n'eſt pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu, qui les rend ſemblables aux Anges & aux Puiſſances incorporelles. Terre natale & chérie, ſur qui le ſoleil jette ſes premiers regards, tu n'es point ſouillée par les crimes horribles, qui obligent cet aſtre à ſe cacher, dès qu'il paroît dans le noir Orient.

A Paris, le 5. *de la Lune de Rhamazan* 1713.

LETTRE XLVII.

RICA à USBEK.

A ***.

ETant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé; ſa barbe deſcendoit juſqu'à ſa ceinture de corde, il avoit les pieds nuds, ſon habit étoit gris, groſſier & en quelques endroits pointus; le tout me parut ſi bizarre, que ma premiére idée fut d'envoyer chercher un Peintre, pour en faire une fantaiſie.

Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin. On m'a dit, ajoûta-t'il, Monſieur, que vous retournez bientôt à la Cour de Perſe, où vous tenez un rang diſtingué, je viens vous demander votre protection, & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin, pour deux ou trois Réligieux. Mon Pere, lui dis-je, vous voulez donc aller en Perſe? Moi, Monſieur, me dit-il? Je m'en donnerai bien de garde; je ſuis ici Provincial, & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Et que diable me demandez-vous

donc? C'eſt, me répondit-il, que ſi nous avions cet hoſpice, nos Peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Réligieux. Vous les connoiſſez apparenment, lui dis-je, ces Réligieux? Non, Monſieur, je ne les connois pas. He morbleu, que vous importe donc qu'ils aillent en Perſe? C'eſt un beau projet de faire reſpirer l'air de Casbin à deux Capucins; cela ſera très-utile, & à l'Europe, & à l'Aſie; il eſt fort néceſſaire d'intereſſer là-dedans des Monarques. Voilà ce qui s'appelle de belles Colonies; allez, vous & vos ſemblables, n'êtes point faits pour être tranſplantés, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous vous êtes engendrés.

A Paris, le 15. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLVIII.

RICA à ***.

J'Ai vu des gens chez qui la vertu étoit ſi naturelle, qu'elle ne ſe faiſoit pas même ſentir; ils s'attachoient à leur devoir ſans s'y plier, & s'y portoient comme par inſtinct: bien loin de relever par leurs diſcours leurs rares qualités, il ſembloit qu'elles n'avoient pas percé juſqu'à eux. Voilà les gens

que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le récit doit surprendre.

Si la modestie est une vertu nécessaire à ceux à qui le Ciel a donné de grands talens, que peut-on dire de ces insectes, qui osent faire paroître un orgueil qui deshonoreroit les plus grands hommes?

Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure: ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, & ils veulent que l'interêt qu'ils y prennent, les grossisse à vos yeux: ils ont tout fait, tout vu, tout dit, tout pensé; ils sont un modéle universel, un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade, lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part!

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractére nous accabla pendant deux heures de lui, de son mérite & de ses talens; mais comme il n'y a point de mouvement perpétuel dans le monde, il cessa de parler; la conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme, qui paroissoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répan-

du dans les conversations, quoi toujours des sots, qui se peignent eux-mêmes, & qui raménent tout à eux? Vous avez raison, reprit brusquement notre discoureur; il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me loue jamais, j'ai du bien, de la naissance, je fais de la dépense, mes amis disent que j'ai quelque esprit; mais je ne parle jamais de tout cela: si j'ai quelques bonnes qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent, & pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas: Heureux celui qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres.

A Paris, le 20. de la Lune de Rhamazan 1713.

LETTRE XLIX.

NARCUM, Envoyé de Perse en Moscovie, à USBEK.

A Paris.

ON m'a écrit d'Ispahan, que tu avois quitté la Perse, & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce Pays-ci, où j'ai terminé plusieurs négociations importantes.

Tu sais que le Czar est le seul des Princes Chrétiens, dont les interêts soyent mêlés avec ceux de la Perse, parce qu'il est ennemi des Turcs comme nous.

Son Empire est plus grand que le nôtre; car on compte deux mille lieues depuis Moscou jusqu'à la derniére place de ses Etats du côté de la Chine.

Il est le maître absolu de la vie & des biens de ses Sujets, qui sont tous esclaves, à la reserve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophétes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marche-pied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fut une peine d'en être exilé; cependant dès qu'un Grand est disgracié, on le relégue en Sibérie.

Comme la Loi de notre Prophéte nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniére de recevoir leurs Hôtes, qui n'est point du tout Persane. Dès qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui présente sa femme, l'étranger la baise, & cela passe pour une politesse faite au mari.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0131
DFG

Quoique les Peres, au contrat de mariage de leurs filles, ſtipulent ordinairement que le mari ne les fouettera pas; cependant on ne ſauroit croire combien les femmes Moſcovites aiment à être battues; elles ne peuvent comprendre qu'elles poſſédent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut: une conduite oppoſée de ſa part, eſt une marque d'indifférence impardonnable. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à ſa Mere.

MA CHERE MERE,

JE ſuis la plus malheureuſe femme du monde: il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, & je n'ai jamais pu y réuſſir. Hier j'avois mille affaires dans la maiſon, je ſortis & je demeurai tout le jour dehors: je crus à mon retour qu'il me battroit fort bien; mais il ne me dit pas un ſeul mot. Ma ſœur eſt bien autrement traitée: ſon mari la roue de coups tous les jours; elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'aſſomme ſoudain; ils s'aiment beaucoup auſſi, & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'eſt ce qui la rend ſi fiére, mais je ne lui donnerai pas long-tems ſujet de me mépriſer; j'ai réſolu de me faire aimer de mon

mari, à quelque prix que ce ſoit: je le ferai ſi bien enrager, qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié, il ne ſera pas dit que je ne ſerai pas battue, & que je vivrai dans la maiſon ſans que l'on penſe à moi; la moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, & je crois que ſi quelque voiſin venoit au ſecours, je l'étranglerois. Je vous ſupplie, ma chere Mere, de vouloir bien repréſenter à mon mari, qu'il me traite d'une maniére indigne. Mon Pere, qui eſt un ſi honnête homme, n'agiſſoit pas de même; & il me ſouvient, lorſque j'étois petite fille, qu'il me ſembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embraſſe, ma chere Mere.

Les Moſcovites ne peuvent point ſortir de l'Empire, quand ce ſeroit pour voyager: ainſi ſéparés des autres Nations par les loix du Pays, ils ont conſervé leurs anciennes coûtumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût poſſible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince, qui regne à préſent, a voulu tout changer; il a eu de grands démêlés avec eux au ſujet de leur barbe: le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0133
DFG

Il s'attache à faire fleurir les arts, & ne néglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa Nation oubliée jusqu'ici, & presque uniquement connue d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par-tout des marques de sa sévérité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces & de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

De Moscou, le 2. de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE L.

Rica à Usbek.

A ***.

J'Etois l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges: une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante, laquelle avoit une niéce, qui pouvoit en avoir vingt ou vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette derniére, & elle me dit à l'oreille: Que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir

avoir des Amans, & fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je, c'eſt un deſſein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de ſa tante, qui me dit: Que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins ſoixante ans, qui a paſſé aujourd'hui plus d'une heure à ſa toilette? C'eſt du tems perdu, lui dis-je, & il faut avoir vos charmes pour devoir y ſonger. J'allai à cette malheureuſe femme de ſoixante ans, & la plaignois dans mon ame, lorſqu'elle me dit à l'oreille: Y a-t'il rien de ſi ridicule? Voyez cette femme, qui a quatre-vingts ans, & qui met des rubans couleur de feu; elle veut faire la jeune, & elle y réuſſit, car cela approche de l'enfance. Ah! bon Dieu, dis-je en moi-même, ne ſentirons-nous jamais que le ridicule des autres? C'eſt, peut-être, un bonheur, diſois-je enſuite, que nous trouvions de la conſolation dans les foibleſſes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir, & je dis: Nous avons aſſez monté, deſcendons à préſent, & commençons par la vieille qui eſt au ſommet. Madame, vous vous reſſemblez ſi fort, cette Dame à qui je viens de parler & vous, qu'il ſemble que vous ſoyez deux ſœurs, & je ne crois pas que vous ſoyez plus âgées l'une que l'autre. He vraiment, Monſieur, me dit-elle, lorſque l'une mour-

ra, l'autre devra avoir grand'peur; je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait: J'ai gagé que cette Dame & vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, m'y voilà; continuons. Je descendis encore, & j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grace de me dire, si c'est pour rire que vous appellez cette Demoiselle, qui est à l'autre table, votre niéce? Vous êtes aussi jeune qu'elle, elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas; & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint.... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante; mais sa mere avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi? nous n'étions pas de même lit; j'ai ouï dire à feu ma sœur, que sa fille & moi nâquîmes à la même année. Je le disois bien, Madame, & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse; he, comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous

leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, & pour se dérober la plus affligeante de toutes les idées.

A Paris, le 3. de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE LI.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

JAmais passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou, Eunuque blanc, pour mon Esclave Zélide; il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoi ferai-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas, & que Zélide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui présente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie, qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un désespoir inutile, qui se rappellera toujours la mémoire de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus, qui toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse, & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition?

Et quoi ? être toujours dans les images & dans les fantômes, ne vivre que pour imaginer ? ſe trouver toujours auprès des plaiſirs, & jamais dans les plaiſirs ? languiſſante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ſes ſoupirs, ne répondre qu'à ſes regrets ?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette eſpéce, fait uniquement pour garder, & jamais pour poſſéder ? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préféres mon air libre & ma ſenſibilité pour les plaiſirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois, que les Eunuques goûtent avec les femmes une ſorte de volupté, qui nous eſt inconnue, que la nature ſe dédommage de ſes pertes, qu'elle a des reſſources qui réparent le deſavantage de leur condition, qu'on peut bien ceſſer d'être homme, mais non pas d'être ſenſible, & que dans cet état on eſt comme dans un troiſiéme ſens, où l'on ne fait, pour ainſi dire, que changer de plaiſir.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre ; c'eſt quelque choſe de vivre avec des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-deſſus, & fais-

moi savoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le Serrail. Adieu.

Du Serrail d'Ispahan, le 5. de la Lune de Chalval 1713.

LETTRE LII.

RICA à USBEK.

*A ***.*

J'Etois ce matin dans ma chambre, laquelle, comme tu sais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits, de maniére qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : Je ne sais ce que c'est, mais tout se tourne contre moi ; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur, & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, & qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours, jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir : j'avois un conte fort joli à faire ; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si je l'avois fait exprès : j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent

dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage : si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot : il semble que ce soit mon étoile, & que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes, qui certainement ne m'imposent point, & je devois dire les plus jolies choses du monde ; je fus plus d'un quart-d'heure à diriger ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, & elles couperent, comme des Parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise, la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir ; je ne sais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une chose, reprit l'autre : Travaillons de concert à nous donner de l'esprit, associons-nous pour cela : nous nous dirons chacun tous les jours de quoi nous devons parler, & nous nous secourerons si bien, que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes, & s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence : nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout-à-fait, & à gorge déployée : tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, & qu'on admirera la vivacité de notre esprit, & le bon-

heur de nos réparties : nous nous protégerons par des signes de tête mutuels: tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second : j'entrerai avec toi dans une maison, & je m'écrierai en te montrant : Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que Monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue, & je me tournerai vers toi ; il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, & tu diras : J'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un soupé, & il ne réva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi & moi, & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent, ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il sortira delà, à merveille ; quelle présence d'esprit ! Voilà une véritable bataille ; mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés dès la veille. Il faudra acheter de certains Livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont pas d'esprit & qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modéles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots ; mais il faudra avoir une attention, c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas tout que de dire un bon mot, il faut le publier, il faut le répandre & le se-

mer par-tout, sans cela autant de perdu, & je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi-bien des sottises qui passent *incognito*, & c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre : fais ce que je te dirai, & je te promets avant six mois une place à l'Academie, c'est pour te dire que le travail ne sera pas long ; car pour lors tu pourras renoncer à ton art, tu seras homme d'esprit, malgré que tu en aies. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps ; tu en seras de même, & je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

A Paris, le 6. de la Lune de Zilcade 1714.

LETTRE LIII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

CHez les Peuples d'Europe, le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultés ; les dernières faveurs sont

toujours de même date que la bénédiction nuptiale: les femmes n'y sont point comme nos Persanes, qui disputent le terrein quelquefois des mois entiers; il n'y a rien de plénier: si elles ne perdent rien, c'est qu'elles n'ont rien à perdre; mais on sait toujours, chose honteuse, le moment de leur défaite, &, sans consulter les Astres, on peut prédire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent presque jamais de leurs femmes, c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux, que personne ne console, ce sont les maris jaloux; il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux; il y en a que tous les hommes mépriſent, ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t'il point de Pays où ils soyent en si petit nombre, que chez les François: leur tranquilité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes, c'est, au contraire, sur la mauvaise opinion qu'ils en ont: toutes les sages précautions des Asiatiques, les voiles qui les couvrent, les prisons où elles sont détenues, la vigilance des Eunuques, leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du sexe, qu'à

la laiſſer. Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidélités comme des coups d'une étoile inévitable. Un mari, qui voudroit ſeul poſſéder ſa femme, ſeroit regardé comme un perturbateur de la joie publique, & comme un inſenſé, qui voudroit jouir de la lumiére du ſoleil, à l'excluſion des autres hommes.

Ici un mari qui aime ſa femme, eſt un homme qui n'a pas aſſez de mérite pour ſe faire aimer d'une autre, qui abuſe de la néceſſité de la loi pour ſuppléer aux agrémens qui lui manquent, qui ſe ſert de tous ſes avantages au préjudice d'une ſociété entiére, qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, & qui agit autant qu'il eſt en lui pour renverſer une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre ſexe. Ce titre de mari d'une jolie femme, qui ſe cache en Aſie avec tant de ſoin, ſe porte ici ſans inquiétude : on ſe ſent en état de faire diverſion par-tout. Un Prince ſe conſole de la perte d'une place, par la priſe d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat, n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresſe de Cantahor?

Un homme, qui en général ſouffre les infidélités de ſa femme, n'eſt point deſapprouvé, au contraire on le loue de ſa pru-

dence; il n'y a que les cas particuliers qui deshonorent.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Dames vertueuſes, & on peut dire qu'elles ſont diſtinguées, mon conducteur me les faiſoit toujours remarquer; mais elles étoient toutes ſi laides, qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la vertu.

Après ce que je t'ai dit des mœurs de ce Pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne s'y piquent guéres de conſtance: ils croyent qu'il eſt auſſi ridicule de jurer à une femme, qu'on l'aimera toujours, que de ſoutenir qu'on ſe portera toujours bien, ou qu'on ſera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeront toujours, ils ſuppoſent qu'elle de ſon côté leur promet d'être toujours aimable, & ſi elle manque à ſa parole, ils ne ſe croyent plus engagé à la leur.

A Paris, le 7. de la Lune de Zilcade, 2. 1714.

LETTRE LIV.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

LE jeu eſt très en uſage en Europe; c'eſt un état que d'être joueur: ce ſeul

titre tient lieu de naissance, de bien, de probité; il met tout homme qui le porte au rang des honnêtes gens sans examen: quoiqu'il n'y ait personne qui ne sache qu'en jugeant ainsi, il s'est trompé très-souvent; mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur-tout très-adonnées: il est vrai qu'elles ne s'y livrent guéres dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chere; mais à mesure qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir, & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris, & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la vieillesse la plus décrépite: les habits & les équipages commencent le dérangement, la coquetterie l'augmente, le jeu l'acheve.

J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, ou plûtôt neuf ou dix siécles, rangées autour d'une table, je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs craintes, dans leurs joies, sur-tout dans leurs fureurs, tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur désespoir; tu aurois été en doute, si ceux qu'elles payoient, étoient leurs créanciers, ou leurs légataires.

Il semble que notre saint Prophéte ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre raison; il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie, il nous a, par un précepte exprès, défendu les jeux de hazard, & quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur; c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme; la pluralité des femmes nous sauve de leur empire, elle tempére la violence de nos désirs.

A Paris, le 18. *de la Lune de Zilhazé* 1714.

LETTRE LV.

USBEK à RHEDI.

A Venise.

LEs libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, & les dévots un nombre innombrable de Dervis; ces Dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous; quant au second, je te répons qu'il n'est l'est point, je te laisse à juger du troisiéme.

Mais quelque riches que soyent ces Der-

vis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres : notre glorieux Sultan renonceroit plûtôt à ſes magnifiques & ſublimes titres ; ils ont raiſon, car ce titre de pauvre les empêche de l'être.

Les Médecins, & quelques-uns de ces Dervis, qu'on appelle Confeſſeurs, ſont toujours ici, ou trop eſtimés, ou trop mépriſés ; cependant on dit que les héritiers s'accommodent mieux des Médecins que des Confeſſeurs.

Je fus l'autre jour dans un Couvent de ces Dervis : un d'entre eux, vénérable par ſes cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement, & après m'avoir fait voir toute la maiſon, il me mena dans le jardin, où nous nous mîmes à diſcourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté ? Monſieur, me répondit-il avec un air très-content de ma queſtion, je ſuis Caſuiſte. Caſuiſte, repris-je ? Depuis que je ſuis en France, je n'ai pas ouï parler de cette charge. He quoi ! vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un Caſuiſte ? He bien écoutez, je vais vous en donner une idée, qui ne vous laiſſera rien à déſirer. Il y a deux ſortes de péchés ; de mortels, qui excluent abſolument du Paradis, de véniels, qui offenſent Dieu à la vérité, mais ne l'irritent pas au point de nous priver de la béatitude :

or, tout notre art consiste à bien distingner ces deux sortes de péchés; car, à la reserve de quelques libertins, tous les Chrétiens veulent gagner le Paradis; mais il n'y a guéres personne qui ne le veuille gagner à meilleur marché qu'il est possible. Quand on connoît bien les péchés mortels, on tâche de ne pas commettre de ceux-là, & l'on fait son affaire: il y a des hommes qui n'aspirent pas à une si grande perfection, & comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premiéres places, aussi ils entrent en Paradis le plus juste qu'ils peuvent, pourvu qu'ils y soyent, cela leur suffit; leur but est de n'en faire, ni plus, ni moins. Ce sont des gens qui raviſſent le Ciel, plûtôt qu'ils ne l'obtiennent, & qui disent à Dieu: Seigneur, j'ai accompli les conditions à la rigueur, vous ne pouvez vous empêcher de tenir vos promesses; comme je n'en ai pas fait plus que vous n'en avez demandé, je vous dispense de m'en accorder plus que vous n'en avez promis.

Nous sommes donc des gens nécessaires, Monsieur. Ce n'est pas tout pourtant, vous allez bien voir autre chose. L'action ne fait pas le crime, c'est la connoissance de celui qui le commet: celui qui fait un mal, tandis qu'il peut croire que ce n'en est pas un, est en sureté de conscience; & comme il y a

un nombre infini d'actions équivoques, un Casuiste peut leur donner un dégré de bonté, qu'elles n'ont point en les qualifiant telles; & pourvu qu'il puisse persuader qu'elles n'ont pas de venin, il le leur ôte tout entier.

Je vous dis ici le secret d'un métier où j'ai vieilli; je vous en fais voir les rafinemens: il y a un tour à donner à tout, même aux choses qui en paroissent les moins susceptibles. Mon Pere, lui dis-je, cela est fort bon; mais comment vous accommodez-vous avec le Ciel? Si le Grand Sophi avoit dans sa Cour un homme comme vous, qui fît à son égard ce que vous faites contre votre Dieu, qui mît de la différence entre ses ordres, & qui apprît à ses Sujets dans quel cas ils doivent les exécuter, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empaler sur l'heure. Là-dessus je saluai mon Dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

A Paris, le 23. *de la Lune de Maharran* 1714.

LETTRE LVI.

RICA à RHEDI.

A Venise.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour

pour un peu d'argent, vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits Aëriens, pourvu que vous soyez seulement trente ans sans voir des femmes.

Vous trouverez ensuite des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvu qu'ils ayent seulement eu un quart-d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la virginité une fleur, qui périt, & renaît tous les jours, & se cueillit la centiéme fois plus douloureusement que la premiére.

Il y en a d'autres, qui réparant par la force de leur art toutes les injures du tems, savent rétablir sur un visage une beauté qui chancelle, & même rappeller une femme du sommet de la vieillesse, pour la faire descendre jusqu'à la jeunesse la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui est la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y affermment point, & ils ne consistent qu'en esprit & en industrie; chacun a la sienne, qu'il fait valoir de son mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui poursuivent le revenu de quelque

Mosquée, auroit aussi-tôt compté les sables de la mer, & les Esclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de langues, d'arts & de sciences, enseignent ce qu'ils ne savent pas; & ce talent est bien considérable, car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sait; mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement, la mort ne sauroit autrement exercer son empire; car il y a dans tous les coins des gens qui ont des remédes infaillibles contre toutes les maladies imaginables.

Toutes les boutiques sont tendues de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs: l'on en sort pourtant quelquefois à bon marché; une jeune Marchande cajole une heure entiére, pour leur faire acheter un paquet de cure-dens.

Il n'y a personne qui ne sorte de cette Ville plus précautionné qu'il n'y est entré: à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver, seul avantage des étrangers dans cette Ville enchantereſſe.

A Paris, le 10. *de la Lune de Saphar* 1714.

LETTRE LVII.

RICA à USBEK.

A ***.

J'Etois l'autre jour dans une maiſon, où il y avoit un cercle de gens de toute eſpéce: je trouvai la converſation occupée par deux vieilles femmes qui avoient en vain travaillé tout le matin à ſe rajeunir. Il faut avouer, diſoit une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui ſont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeuneſſe: ils étoient polis, gracieux, complaiſans; mais à préſent je les trouve d'une brutalité inſupportable. Tout eſt changé, dit pour lors un homme qui paroiſſoit accablé de goutes: le tems n'eſt plus comme il étoit il y a quarante ans; tout le monde ſe portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire & à danſer, à préſent tout le monde eſt d'une triſteſſe inſupportable. Un moment après la converſation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'eſt plus gouverné: trouvez-moi à préſent un Miniſtre comme Monſieur Colbert; je le connois beaucoup ce Monſieur Colbert, il étoit de mes amis, il me faiſoit toujours payer de mes penſions

avant qui que ce fût; le bel ordre qu'il y avoit dans les Finances! Tout le monde étoit à son aise; mais aujourd'hui je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un Ecclésiastique, vous parlez là du tems le plus miraculeux de notre invincible Monarque: y a-t'il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Hérésie? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille: cet homme est charmé de l'Edit, & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Négres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante, & leurs Dieux noirs comme du charbon; que la Vénus de certains Peuples ait des mamelles qui lui pendent jusques aux cuisses; & qu'enfin tous les Idolâtres ayent représenté leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que si les Triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek, quand je vois des

hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire, la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modéle de la Providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

De Paris, le 14. de la Lune de Saphar 1714.

LETTRE LVIII.

USBEK à IBBEN.

A Smirne.

TU me demandes s'il y a des Juifs en France? Sache que par-tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs. Tu me demandes ce qu'ils y font? Précisément ce qu'ils font en Perse: rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur Réligion, qui va jusqu'à la folie.

La Réligion Juive est un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahométisme & le Christianisme, ou plûtôt, c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille plaies; car en fait de Réligion, les plus proches sont les

plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçue, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'un & de l'autre pour embrasser le monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieillesse vénérable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute Réligion : ils nous regardent, au contraire, comme des Hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plûtôt comme des Juifs rébelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement séduits ; mais comme il s'est fait tout-à-coup, & d'une maniére violente, comme ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance, ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une Réligion, que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se défaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolérance qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des Chrétiens, dont la croyance différoit un peu de celle du Prince. On s'est apperçu que le

zéle pour les progrès de la Réligion, eſt différent de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, & que pour l'aimer & l'obſerver, il n'eſt pas néceſſaire de haïr & de perſécuter ceux qui ne l'obſervent pas.

Il ſeroit à ſouhaiter que nos Muſulmans penſaſſent auſſi ſenſément ſur cet article que les Chrétiens; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker, & laiſſer à Dieu le ſoin de décider des mérites de ces ſaints Prophétes: je voudrois qu'on les honorât par des actes de vénération & de reſpect, & non pas par de vaines préférences, & qu'on cherchât à mériter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, ſoit à ſa droite ou bien ſous le marche-pied de ſon trône.

De Paris, le 18. *de la Lune de Saphar* 1714.

LETTRE LIX.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

J'Entrai l'autre jour dans une Egliſe fameuſe, qu'on appelle Notre-Dame: pendant que j'admirois ce ſuperbe Edifice, j'eus occaſion de m'entretenir avec un Eccléſiaſtique, que la curioſité y avoit attiré

comme moi. La conversation tomba sur la tranquilité de sa profession. La plûpart des gens, me dit-il, envient le bonheur de notre état, & ils ont raison, cependant il a ses desagrémens; nous ne sommes point si séparés du monde, que nous n'y soyons appellés en mille occasions: là nous avons un rôle très-difficile à soutenir.

Les gens du monde sont étonnans, ils ne peuvent souffrir notre approbation, ni nos censures: si nous les voulons corriger, ils nous trouvent ridicules; si nous les approuvons, ils nous regardent comme des gens au-dessous de notre caractére. Il n'y a rien de si humiliant que de penser qu'on a scandalisé les impies mêmes. Nous sommes donc obligés de tenir une conduite équivoque, & d'imposer aux libertins, non pas par un caractére décidé, mais par l'incertitude où nous les mettons de la maniére dont nous recevons leurs discours; il faut avoir beaucoup d'esprit pour cela, cet état de neutralité est difficile: les gens du monde, qui hazardent tout, qui se livrent à toutes leurs saillies, qui, selon le succès, les poussent, ou les abandonnent, réussissent bien mieux.

Ce n'est pas tout, cet état si heureux & si tranquile que l'on vante tant, nous ne le conservons pas dans le monde. Dès que nous y paroissons, on nous fait disputer; on

nous fait entreprendre, par exemple, de prouver l'utilité de la priére à un homme qui ne croit pas en Dieu, la néceſſité du jeûne à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame; l'entrepriſe eſt laborieuſe, & les rieurs ne ſont pas pour nous. Il y a plus, une certaine envie d'attirer les autres dans nos opinions, nous tourmente ſans ceſſe, & eſt, pour ainſi dire, attachée à notre profeſſion. Cela eſt auſſi ridicule, que ſi on voyoit les Européens travailler en faveur de la nature humaine, à blanchir le viſage des Africains. Nous troublons l'Etat, nous nous tourmentons nous-mêmes à faire recevoir des points de Réligion, qui ne ſont point fondamentaux, & nous reſſemblons à ce Conquérant de la Chine, qui pouſſa ſes Sujets à une révolte générale, pour les avoir voulu obliger à ſe rogner les cheveux, ou les ongles.

Le zéle même que nous avons pour faire remplir à ceux dont nous ſommes chargés, les devoirs de notre ſainte Réligion, eſt ſouvent dangereux, & il ne ſauroit être accompagné de trop de prudence. Un Empereur, nommé Théodoſe, fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans d'une Ville, même les femmes & les petits enfans. S'étant enſuite préſenté pour entrer dans une Egliſe, un Evêque, nommé Ambroiſe, lui fit

fermer les portes, comme à un meurtrier & un sacrilége, & en cela il fit une action héroïque. Cet Empereur, ayant ensuite fait la pénitence qu'un tel crime exigeoit, ayant été admis dans l'Eglise, s'alla placer parmi les Prêtres, le même Evêque l'en fit sortir, & en cela il commit l'action d'un fanatique & d'un fou, tant il est vrai que l'on doit se défier de son zéle. Qu'importoit à la Réligion, ou à l'Etat, que ce Prince eût, ou n'eût pas une place parmi les Prêtres.

A Paris, le premier de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LETTRE LX.

Zelis à Usbek.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septiéme année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du Serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne sauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertés de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrés murs, où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces meres, qui ne renferment leurs filles que lorsqu'el-

les font sur le point de leur donner un époux, qui les condamnant au Serrail plûtôt qu'elles ne les y consacrent, leur font embrasser violenment une maniére de vie qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la raison, & rien de la douceur de l'habitude?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination, où la nature nous a mises; ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique, où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à nous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier, si nous n'y étions entraînées que par le panchant, peut-être un panchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les loix nous donnent à un homme, elles nous dérobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux, que si nous en étions à cent mille lieues.

La nature, industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des désirs; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, & que nous fussions des instrumens animés de leur félicité, elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquiles: s'ils sortent de leur insen-

sibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer, sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagine pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne; j'ai goûté ici mille plaisirs que tu ne connois pas : mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix; j'ai vêcu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même, où tu me retiens, je suis plus libre que toi : tu ne saurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquiétudes; & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins, sont autant de marques de ta dépendance.

Continue, cher Usbek, fais veiller sur moi nuit & jour; ne te fie pas même aux précautions ordinaires; augmente mon bonheur en assurant le tien, & sache que je ne redoute rien, que ton indifférence.

Du Serrail d'Ispahan, le 2. de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LETTRE LXI.

Rica à Usbek.

*A ***.*

JE crois que tu veux passer ta vie à la campagne; je ne te perdois au commen-

cement que pour deux ou trois jours, & en voilà quinze que je ne t'ai vu; il est vrai que tu es dans une maison charmante, que tu y trouves une société qui te convient, que tu y raisonnes tout à ton aise; il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'univers.

Pour moi, je méne à peu près la même vie que tu m'as vu mener: je me répans dans le monde, & je cherche à le connoître; mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique, & je plie sans efforts aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes avec cinq ou six hommes, & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire, je ne connois les femmes que depuis que je suis ici; j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caractéres sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcés; on ne voit point les gens tels qu'ils sont, mais tels qu'on les oblige d'être: dans cette servitude du cœur & de l'esprit, on n'entend parler que la crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la nature, qui s'exprime si différenment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet art parmi nous si

pratiqué & si néceſſaire, eſt ici inconnue: tout parle, tout ſe voit, tout s'entend; le cœur ſe montre comme le viſage; dans les mœurs, dans la vertu, dans le vice même, on apperçoit toujours quelque choſe de naïf.

Il faut, pour plaire aux femmes, un certain talent différent de celui qui leur plaît encore davantage: il conſiſte dans une eſpéce de badinage dans l'eſprit, qui les amuſe, en ce qu'il ſemble leur promettre à chaque inſtant ce qu'on ne peut tenir, que dans de trop longs intervales.

Ce badinage, naturellement fait pour les toilettes, ſemble être venu à former le caractére général de la Nation; on badine au Conſeil, on badine à la tête d'une armée, on badine avec un Ambaſſadeur: les profeſſions ne paroiſſent ridicules qu'à proportion du ſérieux qu'on y met: un Médecin ne le ſeroit plus, ſi ſes habits étoient moins lugubres, & s'il tuoit ſes malades en badinant.

A Paris, le 10. *de la Lune de Rebiab*, 1. 1714.

LETTRE LXII.

Le Chef des Eunuques noirs à USBEK.

A Paris.

JE ſuis dans un embarras que je ne ſaurois t'exprimer, magnifique Seigneur, le Serrail eſt dans un déſordre & une confuſion épouvantable : la guerre regne entre tes femmes ; tes Eunuques ſont partagés ; on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches ; mes remontrances ſont mépriſées ; tout ſemble permis dans ce tems de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes qui ne ſe juge au-deſſus des autres par ſa naiſſance, par ſa beauté, par ſes richeſſes, par ſon eſprit, par ton amour, & qui ne faſſe valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque inſtant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes ; ma prudence, ma complaiſance même, vertu ſi rare & ſi étrangére dans le poſte que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te découvre, magnifique Seigneur, la cauſe de tous ces déſordres ? Elle eſt toute dans ton cœur, & dans les ten-

dres égards que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main, si au lieu de la voie des remontrances, tu me laissois celle des châtimens, si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'attendris jamais, je les façonnerois bientôt au joug qu'elles doivent porter, & je laisserois leur humeur impérieuse & indépendante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un Maître, qui avoit plus de vingt femmes, ou concubines. Ayant jugé à mon air grave & taciturne, que j'étois propre au Serrail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, & me fit faire une opération pénible dans les commencemens, mais qui me fut heureuse dans la suite, parce qu'elle m'approcha de l'oreille & de la confiance de mes Maîtres. J'entrai dans ce Serrail, qui fut pour moi un nouveau monde: le premier Eunuque, l'homme le plus sévére que j'aie vu de ma vie, y gouvernoit avec un empire absolu. On n'y entendoit parler, ni de division, ni de querelles; un silence profond regnoit par-tout: toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre, & levées à la même heure; elles entroient dans le bain tour à tour, elles en sortoient au moindre

signe

signe que nous leur en faisions : le reste du tems, elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une régle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté, & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir, étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il, Esclave, mais je le suis d'un homme, qui est votre Maître & le mien ; & j'use du pouvoir qu'il m'a donné sur vous ; c'est lui qui vous châtie, & non pas moi, qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans la chambre de mon Maître, qu'elles n'y fussent appellées ; elles recevoient cette grace avec joie, & s'en voyoient privées sans se plaindre : enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce Serrail tranquile, j'étois mille fois plus respecté, que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eût connu mon génie, il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vues, & de lui succéder dans le poste qu'il remplissoit : il ne fut point étonné de ma grande jeunesse ; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'expérience. Que te dirai-je ? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus de difficulté de me con-

fier les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand Maitre que j'appris l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un gouvernement inflexible: j'étudiai sous lui le cœur des femmes; il m'apprit à profiter de leurs foiblesses, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit de me les faire exercer même, & de les conduire jusqu'au dernier retranchement de l'obéissance; il les faisoit ensuite revenir insensiblement, & vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du désespoir, entre les priéres & les reproches, il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir. Voilà, disoit-il, d'un air content, comment il faut gouverner les femmes, leur nombre ne m'embarrasse pas; je conduirois de même toutes celles de notre grand Monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si ses fidéles Eunuques n'ont commencé par soumettre leur esprit?

Il avoit non-seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration: il lisoit leurs pensées & leurs dissimulations; leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien; il savoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrettes;

il se servoit des unes pour connoître les autres, & se plaisoit à recompenser la moindre confidence. Comme elles n'abordoient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'Eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son Maître sur celles qu'il avoit en vues, & cette distinction étoit la recompense de quelque secret révélé: il avoit persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà comme on gouvernoit, magnifique Seigneur, dans un Serrail qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eut en Perse.

Laisse-moi les mains libres, permets que je me fasse obéir, huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion; c'est ce que ta gloire demande, & que ta sureté exige.

De ton Serrail d'Ispahan, le 9. de la Lune de Rebiab, 1. 1714.

LETTRE LXIII.

USBEK à ses Femmes.

Au Serrail d'Ispahan.

J'Apprens que le Serrail est dans le désordre, & qu'il est rempli de querelles & de divisions intestines. Que vous recomman-

dai-je en partant, que la paix & la bonne intelligence? Vous me le promîtes, étoit-ce pour me tromper?

C'eſt vous, qui ſeriez trompées, ſi je voulois ſuivre les conſeils que me donne le grand Eunuque, ſi je voulois employer mon autorité, pour vous faire vivre comme mes exhortations le demandoient de vous.

Je ne ſais me ſervir de ces moyens violens, que lorſque j'ai tenté tous les autres: faites donc en votre conſidération ce que vous n'avez pas voulu faire pour la mienne.

Le premier Eunuque a grand ſujet de ſe plaindre, il dit que vous n'avez aucun égard pour lui. Comment pouvez-vous accorder cette conduite avec la modeſtie de votre état? N'eſt-ce pas à lui que pendant mon abſence votre vertu eſt confiée? C'eſt un tréſor ſacré, dont il eſt le dépoſitaire; mais ces mépris que vous lui témoignez, ſont une marque que ceux qui ſont chargés de vous faire vivre dans les loix de l'honneur, vous ſont à charge.

Changez donc de conduite, je vous prie, & faites en ſorte que je puiſſe une autre fois rejetter les propoſitions que l'on me fait contre votre liberté & votre repos; car je voudrois vous faire oublier que je ſuis votre

Maître, pour me souvenir seulement que je suis votre Epoux.

A Paris, le 5. de la Lune de Chabban 1714.

LETTRE LXIV.

RICA à ***.

ON s'attache ici beaucoup aux sciences; mais je ne sais si on est fort savant. Celui qui doute de tout comme Philosophe, n'ose rien nier comme Théologien; cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvu qu'on convienne des qualités.

La fureur de la plûpart des François, c'est d'avoir de l'esprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé: la nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passagéres, & les livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux qui ont vêcu avec lui; il veut encore tourmenter les races futures; il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pu jouir comme du tombeau; il veut que la postérité soit informée qu'il a vêcu, & qu'elle sache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs, il n'y en a point que je mépriſe plus que les compilateurs, qui vont de tous côtés chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils placent dans les leurs, comme des piéces de gazon dans un parterre : ils ne ſont point au-deſſus de ces Ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caractéres, qui, combinés enſemble, font un livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on reſpectât les livres originaux, & il me ſemble que c'eſt une eſpéce de profanation de tirer les piéces qui les compoſent, du ſanctuaire où elles ſont, pour les expoſer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne ſe tait-il? Qu'a-t'on à faire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme, c'eſt-à-dire, que vous venez dans ma Bibliothéque, & vous mettez en bas les livres qui ſont en haut, & en haut ceux qui ſont en bas; vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris ſur ce ſujet, ***, parce que je ſuis outré d'un livre que je viens de quitter, qui eſt ſi gros, qu'il ſembloit contenir la ſcience univerſelle; mais il m'a rompu la tête ſans m'avoir rien appris. Adieu.

A Paris, le 8. de la Lune de Chahban 1714.

LETTRE LXV.

USBEK à IBBEN.

A Paris.

TRois vaisseaux sont arrivés ici sans m'avoir apporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquiéter?

Si tu ne m'aimes pas dans un Pays où tu n'es lié à rien, que sera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille? mais peut-être que je me trompe; tu es assez aimable pour trouver par-tout des amis, le cœur est citoyen de tous les Pays, comment une ame bien faite peut-elle s'empêcher de former des engagemens? Je te l'avoue, je respecte les anciennes amitiés, mais je ne suis pas fâché d'en faire par-tout de nouvelles.

En quelque Pays que j'aie été, j'y ai vêcu comme si j'avois dû y passer ma vie; j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux, la même compassion, ou plûtôt la même tendresse pour les malheureux, la même estime pour ceux que la prospérité n'a point aveuglés. C'est mon caractére; par-tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre qui, après toi, a, je

crois, la premiére place dans mon cœur; c'eſt l'ame de la probité même: des raiſons particuliéres l'ont obligé de ſe retirer dans cette Ville, où il vit tranquile du produit d'un trafic honnête avec une femme qu'il aime. Sa vie eſt toute marquée d'actions généreuſes; & quoiqu'il cherche la vie obſcure, il y a plus d'héroïſme dans ſon cœur, que dans celui des plus grands Monarques.

Je lui ai parlé mille fois de toi, je lui montre toutes tes Lettres, je remarque que cela lui fait plaiſir, & je vois déja que tu as un ami qui t'eſt inconnu.

Tu trouveras ici ſes principales avantures; quelque répugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pu les refuſer à mon amité, & je les confie à la tienne.

HISTOIRE
D'APHERIDON & D'ASTARTÉ.

JE ſuis né parmi les Guebres, d'une Réligion qui eſt, peut-être, la plus ancienne qui ſoit au monde. Je fus ſi malheureux, que l'amour me vint avant la raiſon. J'avois à peine ſix ans, que je ne pouvois vivre qu'avec ma ſœur: mes yeux s'attachoient toujours ſur elle, & lorſqu'elle me quittoit un moment, elle les retrouvoit baignés de larmes: chaque jour n'augmentoit pas plus

mon âge que mon amour. Mon Pere, étonné d'une si forte simpatie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres, introduit par Cambyse; mais la crainte des Mahométans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre Nation de penser à ces alliances saintes, que notre Réligion ordonne plûtôt qu'elle ne permet, & qui sont des images si naïves de l'union déja formée par la nature.

Mon Pere, voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme qu'il croyoit naissante, mais qui étoit déja à son dernier période; il prétexta un voyage, & m'enmena avec lui, laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes, car ma Mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le désespoir de cette séparation: j'embrassai ma sœur toute baignée de larmes; mais je n'en versai point, car la douleur m'avoit rendu comme insensible. Nous arrivâmes à Tefflis; & mon Pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laissa, & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après j'appris qu'il avoit, par le crédit d'un de ses amis, fait entrer ma sœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au service d'une Sultane. Si l'on m'avoit appris sa mort, je n'en aurois pas été

plus frappé; car, outre que je n'espérois plus de la revoir, son entrée dans le Beiram l'avoit rendue Mahométane, & elle ne pouvoit plus, suivant le préjugé de cette Réligion, me regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus vivre à Tefflis, las de moi-même & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premiéres paroles furent amères à mon Pere; je lui reprochai d'avois mis sa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Réligion: Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colére de Dieu & du soleil qui vous éclaire; vous avez plus fait que si vous aviez souillé les élémens, puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure: j'en mourrai de douleur & d'amour; mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir! A ces mots je sortis, & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être, m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin mon Pere mourut, & la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un Eunuque qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit

du Serrail, & prit avec son Eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler, l'Eunuque, le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers prétextes. Enfin j'entrai dans son Beiram, & il me lui fit parler au travers d'une jalousie : des yeux de linx ne l'auroient pas pu découvrir, tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles, & je ne la pus reconnoître qu'au son de sa voix. Quelle fut mon émotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle ! Je me contraignis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses, mais je le traitai comme le dernier des Esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlois à ma sœur une langue qui lui étoit inconnue, c'étoit l'ancien Persan, qui est notre langue sacrée. Quoi, ma sœur, lui dis-je, est-il vrai que vous avez quitté la Réligion de vos peres ? Je sais qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profession du Mahométisme ; mais, dites-moi, votre cœur a-t'il pu consentir comme votre bouche, à quitter une Réligion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous cette Réligion, qui nous doit être si chere ? pour un misérable encore flétri des fers qu'il a

portés, qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous? Mon frere, dit-elle, cet homme, dont vous parlez, est mon mari; il faut que je l'honore, tout indigne qu'il vous paroît, & je serois aussi la derniére des femmes si..... Ah! ma sœur, lui dis-je, vous êtes Guebre: il n'est ni votre Epoux, ni ne peut l'être si vous êtes fidéle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Helas! dit-elle, que cette Réligion se montre à moi de loin! A peine en savois-je les préceptes qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette langue, que je vous parle, ne m'est plus familiére, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer; mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours; que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fausses joies; qu'il ne s'est pas passé de jour que je n'aie pensé à vous; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez à mon mariage, & que je n'y ai été déterminée que par l'espérance de vous revoir; mais que ce jour, qui m'a tant coûté, va me coûter encore! Je vous vois tout hors de vous-même; mon mari frémit de rage & de jalousie: je ne vous verrai plus; je vous parle, sans doute, pour la derniére fois de ma vie: si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots elle s'attendrit, & se voyant

hors de tenir la conversation, elle me quitta le plus désolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher ; mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité que les autres, il aimoit si éperdûment ma sœur, qu'il ne savoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu & dans le même équipage, accompagnée de deux Esclaves, ce qui me fit avoir recours à notre langue particuliére. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse ? Les murailles qui vous tiennent enfermées, ces verrouils & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent, me mettent en fureur ; comment avez-vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres ? Votre Mere, qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu, que sa vertu même : ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle ; & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat, dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre Réligion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse égalité, qui fait l'honneur de votre sexe ; mais ce qu'il

y a de pis encore, c'eſt que vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être, mais l'eſclave d'un eſclave, qui a été dégradé de l'humanité. Ah! mon frere, dit-elle, reſpectez mon Epoux, reſpectez la Réligion que j'ai embraſſée : ſelon cette Réligion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler ſans crime. Quoi, ma ſœur, lui dis-je tout tranſporté, vous la croyez donc véritable cette Réligion? Ah! dit-elle, qu'il me ſeroit avantageux qu'elle ne le fût pas! Je fais pour elle un trop grand ſacrifice, pour que je puiſſe ne la pas croire; & ſi mes doutes.... A ces mots elle ſe tut. Oui, vos doutes, ma ſœur, ſont bien fondés quels qu'ils ſoyent. Qu'attendez-vous d'une Réligion, qui vous rend malheureuſe dans ce monde-ci, & ne vous laiſſe point d'eſpérance pour l'autre? Songez que la nôtre eſt la plus ancienne qui ſoit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perſe, & n'a pas d'autre origine que cet Empire, dont les commencemens ne ſont point connus; que ce n'eſt que le hazard qui a introduit le Mahométiſme; que cette Secte y a été établie, non par la voie de la perſuaſion, mais de la conquête: ſi nos Princes naturels n'avoient pas été foibles, vous verriez regner encore le culte de ces anciens Mages. Tranſportez-vous dans ces ſiécles reculés, tout vous par-

lera du Magiſme, & rien de la Secte Mahométane, qui, pluſieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans ſon enfance. Mais, dit-elle, quand ma Réligion ſeroit plus moderne que la vôtre, elle eſt au moins plus pure, puiſqu'elle n'adore que Dieu, au lieu que vous adorez encore le Soleil, les Etoiles, le Feu, & même encore les Elémens. Je vois, ma ſœur, que vous avez appris parmi les Muſulmans, à calomnier notre ſainte Réligion. Nous n'adorons ni les Aſtres, ni les Elémens, & nos Peres ne les ont jamais adorés; jamais ils ne leur ont élevé des Temples, jamais ils ne leur ont offert des ſacrifices, ils leur ont ſeulement rendu un culte réligieux, mais inférieur comme à des ouvrages & des manifeſtations de la Divinité. Mais, ma ſœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce Livre ſacré que je vous porte, c'eſt le Livre de notre Légiſlateur Zoroaſtre; liſez-le ſans prévention; recevez dans votre cœur les rayons de lumiére, qui vous éclaireront en le liſant; ſouvenez-vous de vos Peres, qui ont ſi long-tems honoré le Soleil dans la ville ſainte de Balk, & enfin, ſouvenez-vous de moi, qui n'eſpére de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout tranſporté, & la laiſſai ſeule décider la plus grande affaire que je puſſe avoir de ma vie.

J'y retournai deux jours après, je ne lui parlai point, j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebre; j'ai long-tems combattu: mais, Dieux! que l'amour léve de difficultés! Que je suis soulagée! je ne crains plus de vous trop aimer, je puis ne mettre point de borne à mon amour, l'excès même en est légitime. Ah! que ceci convient bien à l'état de mon cœur! Mais vous, qui avez su rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées, quand romprez-vous celles qui me lient les mains? Dès ce moment je me donne à vous; faites voir par la promptitude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce présent vous est cher. Mon frere, la premiére fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joie que je sentis à ces douces paroles: je me crus, & je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes; je vis presque accomplir tous les désirs que j'avois formés en vingt-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins qui me l'avoient rendue si laborieuse; mais quand je me fus un peu accoûtumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur que je m'étois figuré tout-à-coup, quoique j'eusse surmonté le plus grand de

tous

tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie, il falloit que nous fissions tout, elle & moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empalé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle que de le manquer. Nous convînmes qu'elle m'enverroit demander une horloge, que son Pere lui avoit laissée, & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jalousies de sa fenêtre qui donnoient dans la rue, & une corde nouée pour descendre, que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits sous sa fenêtre attendre qu'elle pût exécuter son dessein. Je passai quinze nuits entiéres sans voir personne, parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin la seiziéme j'entendis une scie qui travailloit ; de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervales ma frayeur étoit inexprimable. Enfin, après une heure de travail, je la vis qui attachoit une corde ; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras, je ne connus plus le danger, & je restai long-tems sans bouger delà : je la conduisis hors la Ville, où j'avois un cheval tout prêt ; je la mis en croupe derriére moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu, qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes

avant le jour chez un Guebre, dans un lieu déſert où il étoit retiré, vivant frugalement du travail de ſes mains : nous ne jugeâmes pas à propos de reſter chez lui, & par ſon conſeil nous entrâmes dans une épaiſſe forêt, & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne juſqu'à ce que le bruit de notre évaſion ſe fût diſſipé. Nous vivions tous deux dans ce ſéjour écarté ſans témoins, nous repétant ſans ceſſe que nous nous aimerions toujours, attendant l'occaſion que quelque Prêtre Guebre pût faire la cérémonie du mariage, preſcrite par nos livres ſacrés. Ma ſœur, lui diſois-je, que cette union eſt ſainte; la nature nous avoit unis, notre ſainte Loi va nous unir encore. Enfin, un Prêtre vint calmer notre impatience amoureuſe. Il fit dans la maiſon du Payſan toutes les cérémonies du mariage; il nous benit, & nous ſouhaita mille fois toute la vigueur du Guſtaſpe, & la ſainteté de l'Hohoraſpe. Bientôt après nous quittâmes la Perſe, où nous n'étions pas en ſûreté, & nous nous retirâmes en Géorgie. Nous y vêcûmes un an, tous les jours plus charmés l'un de l'autre; mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la miſére pour ma ſœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque ſecours chez nos parens. Jamais adieu ne fut plus tendre; mais mon voyage me fut

non-seulement inutile, mais funeste ; car ayant trouvé d'un côté tous nos biens confisqués, de l'autre mes parens presque dans l'impuissance de me secourir, je ne rapportai d'argent précisément que ce qu'il falloit pour mon retour. Mais quel fut mon désespoir ! je ne trouvai plus ma sœur, quelques jours avant mon arrivée, des Tartares avoient fait une incursion dans la Ville où elle étoit, & comme ils la trouverent belle, ils la prirent & la vendirent à des Juifs qui alloient en Turquie, & ne laisserent qu'une petite fille, dont elle étoit accouchée quelques mois auparavant. Je suivis ces Juifs, & les joignis à trois lieues delà : mes priéres, mes larmes furent vaines, ils me demanderent toujours trente tomans, & ne se relâcherent jamais d'un seul. Après m'être adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens, je m'adressai à un Marchand Arménien, je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq tomans ; j'allai aux Juifs, je leur donnai trente tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vue. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser ; voilà cinq tomans que je vous porte, j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi ! dit-elle, vous vous êtes vendu ? Oui, lui dis-

je. Ah! malheureux, qu'avez-vous fait? n'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me la rendre davantage? votre liberté me consoloit, & votre esclavage va me mettre au tombeau. Ah! mon frere, que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai vendue aussi, lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin, j'allai trouver mon Maître, & ma sœur y arriva presque aussi-tôt que moi, elle se jetta à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté: prenez-moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître. Malheureux, dit-elle, as-tu pensé que je pusse accepter ma liberté aux dépens de la tienne? Seigneur, vous voyez deux infortunés qui mourront si vous nous séparez: je me donne à vous, payez-moi, peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous ce que je n'ose vous demander: il est de votre interêt de ne nous point séparer, comptez que je dispose de sa vie. L'Arménien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs: Servez-moi, l'un & l'autre avec fidélité & avec zéle, & je vous promets que dans un an je vous donnerai

votre liberté : je vois que vous ne méritez, ni l'un ni l'autre, les malheurs de votre condition : si lorsque vous serez libres vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions, l'un & l'autre, dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pu faire l'ouvrage qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva, notre Maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Tefflis : là je trouvai un ancien ami de mon Pere, qui exerçoit avec succès la Médecine dans cette Ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque négoce. Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smirne, où je m'établis : j'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable & de la plus douce société du monde : l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Arménien à qui je dois tout, & lui ai rendu des services signalés.

A Smirne, le 27. de la Lune de Gemmadi, 2. 1714.

LETTRE LXVI.

RICA à USBEK.

A ***.

J'Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe, qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien de choses, je lui dis: Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous imaginez, répondit-il, de la maniére dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais comment? n'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui? n'êtes-vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point intereſſantes? Vous avez raison, ces choses ne sont point intereſſantes, car nous nous y intereſſons si peu que rien, & cela même fait que le métier n'est pas si fatiguant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniére si dégagée, je continuai, & lui dis: Monsieur, je n'ai point vu votre cabinet. Je le crois, car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus besoin d'argent pour payer mes provisions; je vendis ma Bibliothéque, & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de volumes, ne me laissa que mon livre de raison, ce n'est pas que je les regret-

te ; nous autres Juges, nous ne nous enflons point d'une vaine ſcience : qu'avons-nous à faire de tous ces volumes de Loix ? Preſque tous les cas ſont hipothétiques, & ſortent de la régle générale. Mais ne ſeroit-ce pas, Monſieur, lui dis-je, parce que vous les en faites ſortir ? car enfin pourquoi chez tous les Peuples du monde y auroit-il des Loix, ſi elles n'avoient pas leur application ? & comment peut-on les appliquer, ſi on ne les ſait pas ? Si vous connoiſſiez le Palais, reprit le Magiſtrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des livres vivans, qui ſont les Avocats ; ils travaillent pour nous, & ſe chargent de nous inſtruire. Et ne ſe chargent-ils pas auſſi quelquefois de vous tromper, lui repartis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches ; ils ont des armes avec leſquelles ils attaquent votre équité : il ſeroit bon que vous en euſſiez auſſi pour la défendre, & que vous n'allaſſiez pas vous mettre dans la mêlée, habillé à la légére, parmi des gens cuiraſſés juſqu'aux dens.

A Paris, le 13. *de la Lune de Chahban* 1714.

LETTRE LXVII.

USBEK à RHEDI.

A Veniſe.

TU ne te ſerois jamais imaginé que je fuſſe devenu plus Métaphiſicien que je ne l'étois ; cela eſt pourtant, & tu en ſeras convaincu, quand tu auras eſſuyé ce débordement de ma Philoſophie.

Les Philoſophes les plus ſenſés, qui ont réfléchi ſur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre ſouverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abuſé de cette idée ; ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme eſt capable d'avoir & d'imaginer, & en ont chargé l'idée de la Divinité, ſans ſonger que ſouvent ces attributs s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent ſubſiſter dans un même ſujet, ſans ſe détruire.

Les Poëtes d'Occident diſent, qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déeſſe de la Beauté, aſſembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crut reſſembler à la plus belle de toutes les Déeſſes. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit

les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiére, il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection; mais il n'est jamais limité que par lui-même, il est lui-même sa nécessité: ainsi, quoique Dieu soit tout-puissant, il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance n'est pas dans lui, mais dans les choses rélatives; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi, il n'y a point sujet de s'étonner, que quelques-uns de nos Docteurs ayent osé nier la préscience infinie de Dieu sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la Métaphisique s'y prête merveilleusement. Selon ses principes, il n'est pas possible que Dieu prévoie les choses qui dépendent de la détermination des causes libres, parce que ce qui n'est point arrivé n'est point, & par conséquent ne peut être connu; car le rien qui n'a point de propriétés, ne peut être apperçu: Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle; car jusqu'à ce qu'elle se soit déterminée, cette action, qui la détermine, n'est point en elle.

L'ame eſt l'ouvriére de ſa détermination ; mais il y a des occaſions où elle eſt tellement indéterminée, qu'elle ne ſait pas même de quel côté ſe déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire uſage de ſa liberté, de maniére que Dieu ne peut voir cette détermination par avant, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font ſur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choſes qui dépendent de la détermination des cauſes libres ? Il ne pourroit les voir que de deux maniéres ; par conjecture, ce qui eſt contradictoire avec la préſcience infinie, ou bien il les verroit comme des effets néceſſaires qui ſuivroient infailliblement d'une cauſe, qui les produiroit de même, ce qui eſt encore plus contradictoire, car l'ame ſeroit libre par la ſuppoſition ; & dans le fait elle ne le ſeroit pas plus qu'une boule de billard n'eſt libre de ſe remuer, lorſqu'elle eſt pouſſée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la ſcience de Dieu. Comme il fait agir les créatures à ſa fantaiſie, il connoît tout ce qu'il veut connoître ; mais quoiqu'il puiſſe voir tout, il ne ſe ſert pas toujours de cette faculté : il laiſſe ordinairement à la créature la faculté d'agir ou de ne pas agir, pour lui laiſſer celle de mériter ou de déméríter.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0192
DFG

C'eſt pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir ſur elle, & de la déterminer; mais quand il veut ſavoir quelque choſe, il le ſait toujours, parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit, & déterminer les créatures conformément à ſa volonté. C'eſt ainſi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choſes purement poſſibles, en fixant par ſes décrets les déterminations futures des eſprits, & les privant de la puiſſance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut ſe ſervir d'une comparaiſon dans une choſe qui eſt au-deſſus des comparaiſons, un Monarque ignore ce que ſon Ambaſſadeur fera dans une affaire importante: s'il le veut ſavoir, il n'a qu'à lui ordonner de ſe comporter d'une telle maniére, & il pourra aſſurer que la choſe arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élevent ſans ceſſe contre le dogme de la préſcience abſolue: Dieu y paroît par-tout ignorer la détermination future des eſprits, & il ſemble que ce ſoit la premiére vérité que Moïſe ait enſeignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terreſtre, à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit; précepte abſurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames; car enfin un tel Etre peut-il met-

tre des conditions à ſes graces, ſans les rendre dériſoires? C'eſt comme ſi un homme, qui auroit ſu la priſe de Bagdat, avoit dit à un autre: Je vous donne mille écus ſi Bagdat n'eſt pas pris; ne feroit-il pas une bien mauvaiſe plaiſanterie?

A Paris, le dernier de la Lune de Chahban 1714.

LETTRE LXVIII.

ZELIS à USBEK.

A Paris.

SOliman, que tu aimes, eſt déſeſpéré d'un affront qu'il vient de recevoir. Un jeune étourdi, nommé Suphis, recherchoit depuis trois mois ſa fille en mariage: il paroiſſoit content de la figure de la fille, ſur le rapport & la peinture que lui en avoient fait les femmes qui l'avoient vue dans ſon enfance; on étoit convenu de la dote, & tout s'étoit paſſé ſans aucun incident. Hier, après les premiéres cérémonies, la fille ſortit à cheval, accompagnée de ſon Eunuque, & couverte, ſelon la coûtume, depuis la tête juſqu'aux pieds; mais dès qu'elle fut arrivée devant la maiſon de ſon mari prétendu, il lui fit fermer la porte, & il jura qu'il ne la recevroit jamais, ſi on n'augmentoit la dote.

Les parens accoururent de côté & d'autre pour accommoder l'affaire, & après bien de la réſiſtance, ils firent convenir Soliman de faire un petit préſent à ſon gendre. Enfin les cérémonies du mariage accomplies, on conduiſit la fille dans le lit avec aſſez de violence; mais une heure après, cet étourdi ſe leva furieux, lui coupa le viſage en pluſieurs endroits, ſoutenant qu'elle n'étoit pas vierge, & la renvoya à ſon Pere. On ne peut pas être plus frappé qu'il l'eſt de cette injure: il y a des perſonnes qui ſoutiennent que cette fille eſt innocente. Les peres ſont bien malheureux d'être expoſés à de tels affronts: ſi pareil traitement arrivoit à ma fille, je crois que j'en mourrois de douleur. Adieu.

Du Serrail de Fatmé, le 9. de la Lune de Gemmadi, 1. 1714.

LETTRE LXIX.

USBEK à ZELIS.

JE plains Soliman, d'autant plus que le mal eſt ſans reméde, & que ſon gendre n'a fait que ſe ſervir de la liberté de la Loi. Je trouve cette Loi bien dure, d'expoſer ainſi l'honneur d'une famille aux caprices d'un fou; on a beau dire que l'on a des indices certains pour connoître la vérité, c'eſt

une vieille erreur dont on est aujourd'hui revenu parmi nous, & nos Médecins donnent des raisons invincibles de l'incertitude de ces preuves. Il n'y a pas jusqu'aux Chrétiens qui ne les regardent comme chimériques, quoiqu'elles soyent clairement établies par leurs livres sacrés, & que leur ancien Législateur en ait fait dépendre l'innocence, ou la condamnation de toutes les filles.

J'apprens avec plaisir le soin que tu te donnes de l'éducation de la tienne : Dieu veuille que son mari la trouve aussi belle & aussi pure que Fatima, qu'elle ait dix Eunuques pour la garder, qu'elle soit l'honneur & l'ornement du Serrail où elle est destinée, qu'elle n'ait sur sa tête que des lambris dorés, & ne marche que sur des tapis superbes, & pour comble de souhaits, puissent mes yeux la voir dans toute sa gloire!

A Paris, le 5. de la Lune de Chalval 1714.

LETTRE LXX.

Rica à Usbek.

A ***.

JE me trouvai l'autre jour dans une compagnie, où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart-d'heure il décida

trois questions de morale, quatre problêmes historiques, & cinq points de Phisique : je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel ; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences, on parla des nouvelles du tems, il décida sur les nouvelles du tems. Je voulus l'attraper, & je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort, je vais me réfugier dans mon Pays. Je lui parlai de la Perse ; mais à peine lui eus-je dis quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondé sur l'autorité de Messieurs Tavernier & Chardin. Ah ! bon Dieu, dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ! Il connoîtra tout-à-l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi ! Mon parti fut bientôt pris ; je me tus, je le laissai parler, & il décide encore.

De Paris, le 8. *de la Lune de Zilcade* 1715.

Fin du premier Tome.

rurent de côté & d'autre
r l'affaire, & après bien
s firent convenir Soliman
réſent à ſon gendre. Enfin
mariage accomplies, on
ans le lit avec aſſez de vio-
heure après, cet étourdi
ui coupa le viſage en plu-
utenant qu'elle n'étoit pas
oya à ſon Pere. On ne peut
pé qu'il l'eſt de cette inju-
nnes qui ſoutiennent que
cente. Les peres ſont bien
e expoſés à de tels affronts:
t arrivoit à ma fille, je crois
s de douleur. Adieu.

, *le* 9. *de la Lune*
714.

T R E LXIX.

EK à ZELIS.

nan, d'autant plus que le
méde, & que ſon gendre
ſervir de la liberté de la Loi.
Loi bien dure, d'expoſer
'une famille aux caprices
eau dire que l'on a des in-
ur connoître la vérité, c'eſt

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 572
Patch Reference numbers on UTT
the scale towards document
Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1670265404/phys_0201
DFG